N° 3 · Mars 1970 · Tome CXX

l'étoile

Le président David O. McKay • 1873-1970

FRÈRE ALVIN R. DYER,
Assistant du Conseil des Douze

Un message inspirant

En se tournant vers l'avenir, les jeunes d'aujourd'hui rencontreront des événements et des mouvements qui se révéleront être stupéfiants. Ils devront se préoccuper de garder un équilibre moral et spirituel convenable et de ne pas se laisser emporter par ce qui est populaire ou qui fait fureur. On lira ici un passage qui suggère ce genre d'équilibre:

«Tout ce qui affaiblit ta raison, nuit à la tendresse de ta conscience, diminue ton sentiment de Dieu, réduit le plaisir que tu trouves aux choses spirituelles, tout ce qui augmente l'autorité du corps sur l'esprit, c'est cela le péché, quelque anodin que cela paraisse en soi.»

(Sussanah Wesley, mère de John Wesley, réformateur religieux anglais du dix-huitième siècle.)

Les objectifs et le sens de la vie pour l'homme sont motivés par une force plus profonde que le sexe ou l'ambition. L'homme éprouve le besoin d'avoir des rapports avec Dieu en se conformant à des principes d'origine divine. De ce sentiment découle la foi et l'assurance qu'il n'est pas une substance passagère qui, un jour, cessera biologiquement d'exister, mais est plutôt un être éternel. Une fois que l'on a pleinement saisi cette vérité, cela peut produire l'équilibre dans lequel la lumière domine sur les ténèbres. O

TABLE DES MATIERES

David O. McKay 1873-1970. Par Henry A. Smith 67
Je suis extrêmement reconnaissant. Par le président David O. McKay 71
La généalogie: la grande égalisatrice. Par David H. Pratt 73
L'amour chrétien. Par John W. Bennion 74
Attitudes et aptitudes. Par George Albert Smith Jr. 76
La maison du Seigneur. Par John A. Widtsoe 78
Et maintenant tirez-en le plus grand profit! Richard L. Evans 79
Le début d'une conversion. Par Samuel L. Holmes 80

Ecole du Dimanche: Comment communiquer efficacement.
Par frère Thomas S. Monson 88

Société de Secours: Le témoignage. Frère Hugh B. Brown 84

Pour la jeunesse: L'évêque président parle aux jeunes de: Leur évêque 82
Léhi dans le désert — Chapitre V. Par le Dr Hugh Nibley 93

Section des enfants: La cachette idéale. Par Lucile C. Reading 17
Affaires magiques. Par George D. Durrant 19

l'étoile

Organe officiel des missions de langue française de L'Eglise de Jésus-Christ des Saints des Derniers Jours

Mars 1970 · Tome CXX · N° 3

Rédaction:
Mission Française
Président Smith B. Griffin
3, rue de Lota
Paris 16e, France
Mission Française de l'Est
Président J. Fielding Nelson
8, Chemin William-Barbey
1292-Chambésy (Genève), Suisse
Mission Franco-Belge
Président Thomas H. Brown
564, Chaussée Romaine
Strombeek, Belgique
Mission Canadienne
Président Leland C. Davey
Suite 24, 34 Queen St. West
Brampton, Ontario (Canada)
Mission de la Polynésie Française
Président Ralph J. Richards
Avenue du Commandant Chesse, B. P. 93
Papeete, Tahiti

Abonnements
Mission Franco-Belge
Représentant local ou à défaut
F. Talmas
160 Tillieux des mets
Wellin (Lux)
Belgique
Mission Française de l'Est
Représentant local ou à défaut
Lucette Chastang
Boite Postale 257
13 Aix en Provence
France
Mission Française
Lucie Vialatte
3 Rue de Lota
75 Paris 16e
France
Autres pays
l'Etoile
Mainzer Landstrasse 151
6 Frankfurt/Main
Allemagne

Tarif des abonnements pour un an: France: 15 F · Belgique: 150 FB · Suisse: 13,50 FS · Etats-Unis et Canada: $ 3.50 · Tahiti: 270 FP.

Imprimeur
Paul Giese KG, Offenbach
Allemagne

Mise en page et illustrations
PBO-Layout-Center, Francfort

David O. McKay

1873-1970

PAR HENRY A. SMITH

Secrétaire de l'Eglise pour la presse

Le président David O. McKay, prophète, voyant et révélateur bien-aimé de l'Eglise de Jésus-Christ des Saints des Derniers Jours est décédé chez lui le 18 janvier 1970 à Salt Lake City. Le service funèbre du prophète, qui avait 96 ans, eut lieu le 22 janvier au Tabernacle de Salt Lake City.

David Oman McKay devint neuvième président de l'Eglise le 9 avril 1951, lorsqu'il fut soutenu en assemblée solennelle par les membres de l'Eglise au Tabernacle. Il avait alors 77 ans.

Le décès du prophète, voyant et révélateur bien-aimé, marque la fin d'une époque de progression sans précédent, presque deux décennies d'une progression sans égale du royaume terrestre de Dieu.

L'avance du mormonisme a été telle que plus de la moitié des quelque trois millions de membres que compte l'Eglise aujourd'hui n'ont connu aucun autre prophète que le président McKay. La période de sa présidence a été le témoin d'une des croissances et des développements les plus phénoménaux que l'Eglise ait connus dans son histoire.

Le président McKay commença son gouvernement de l'Eglise avec la promesse que «je ferai de mon mieux pour vivre de manière à mériter la compagnie du Saint-Esprit». Son gouvernement inspiré et les réalisations de sa présidence rendent témoignage qu'il a joui de cette compagnie. Ç'a été en vérité une «époque dorée», une époque où l'Eglise a pris un aspect vraiment international. La première visite que fit, pendant l'été de 1952, le président McKay en Europe comme président de l'Eglise le convainquit que «le peuple de l'Eglise en Europe est très proche de l'Eglise d'Amérique». C'est à cette occasion qu'il choisit l'emplacement de l'érection du temple suisse et alla examiner en vue de son achat le terrain sur lequel se tient maintenant le temple de Londres.

Il déclara qu'il estimait que si les Saints des Derniers Jours des nations du monde recevaient la grande bénédiction spirituelle qu'est le temple, ils resteraient dans leur patrie et édifieraient l'Eglise, là où ils vivaient. On peut constater qu'il orienta beaucoup de ses efforts dans ce sens par le fait que des cinq temples qu'il consacra pendant sa présidence, trois se trouvent en dehors des Etats-Unis, en Suisse, en Angleterre et en Nouvelle-Zélande.

Une autre manifestation évidente de la «politique internationale» qu'il avait clairement définie, ce fut l'organisation sous sa présidence des premiers pieux de Sion en Angleterre, en Europe, en Amérique du Sud et dans les régions lointaines du Pacifique. Le premier de ceux-ci fut le pieu de Manchester organisé en 1961.

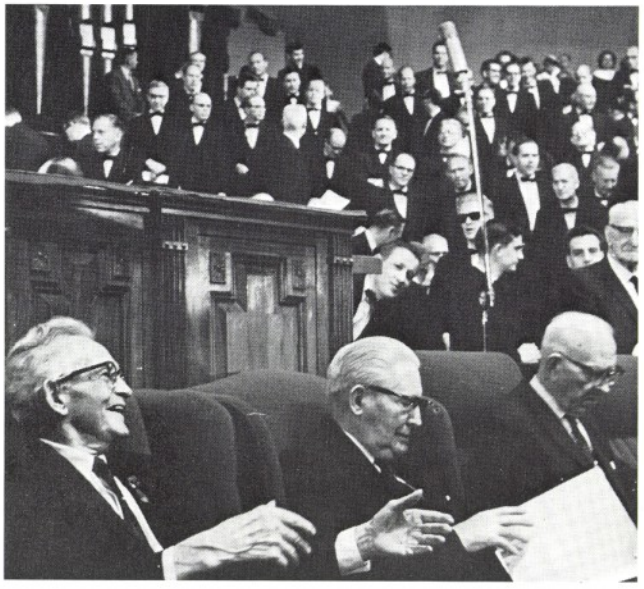
David O. McKay devint président de l'Eglise dans des circonstances vraiment dramatiques. La 121e Conférence Annuelle était prévue pour les vendredi, samedi et dimanche 6, 7 et 8 avril et depuis plusieurs semaines, les plans de la conférence étaient en route. Puis deux jours avant la conférence, le 4 avril 1951, jour de son 81e anniversaire, le président George Albert Smith décéda chez lui à Salt Lake City. Lorsque vint la mort, se tenaient à son chevet les membres de sa famille et l'homme qui allait lui succéder et sur les épaules duquel allait retomber le grand manteau de la présidence.

Le président McKay était alors conseiller dans la Première Présidence et président du conseil des Douze. Ce ne fut que la veille, lorsqu'il fut appelè au chevet du président malade et que celui-ci ne le reconnut pas, qu'il se rendit pleinement compte que c'était lui qui allait avoir la responsabilité du gouvernement. Ce fut un choc pour lui.

Deux jours plus tard, la conférence se réunissait au Tabernacle laissant le fauteuil du président vide. L'autorité présidente était le conseil des Douze dont David O. McKay était le président. Dans le souvenir de la plupart des personnes rassemblées ou qui écoutaient par la radio ou la télévision, ce fut la première conférence de l'Eglise dirigée par le conseil des Douze.

Les réunions de conférence du samedi furent annulées pour permettre les funérailles du président Smith auxquelles présida le président McKay. Ensuite, la conférence fut étendue pour y inclure l'assemblée solennelle du lundi matin à laquelle le président McKay fut soutenu et la Première Présidence réorganisée avec Stephen L. Richards et J. Reuben Clark Jr. comme conseillers.

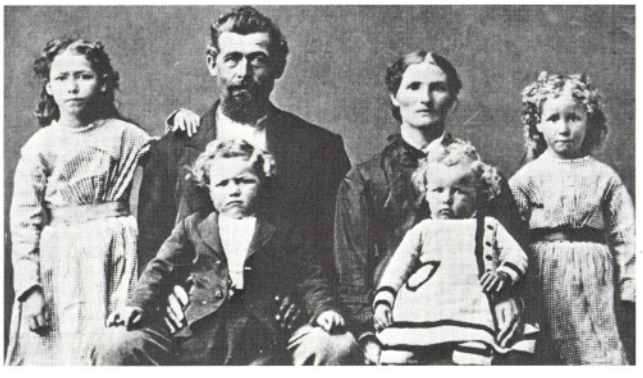
On trouve quelques indications de la croissance remarquable de l'Eglise pendant les quelque deux décennies



Le président McKay et les conseillers Hugh B. Brown et Joseph Fielding Smith présidèrent de nombreuses sessions de conférences générales au Tabernacle de Salt Lake City.

En 1921, frère David O. McKay du Conseil des Douze et Hugh J. Cannon firent une tournée mondiale des missions de l'Eglise, la seule tournée du genre faite par une Autorité Générale.

En février 1961, le président McKay parla lors de la consécration de la chapelle de Hyde Park, la première chapelle mormone en Grande Bretagne.



Cette photo de famille, dans laquelle David est assis sur les genoux de son père, est la plus ancienne photo connue de David O. McKay.

pendant lesquelles le président McKay en fut le président dans les totaux de membres, le nombre de pieux et de paroisses et le nombre de missions. En 1951, quand il devint président, la population de l'Eglise était d'environ 1 150 000 âmes. Elle approche maintenant des 3 000 000. En 1951, il y avait 180 pieux; le chiffre est actuellement de 500. Ensuite, il y avait 1541 paroisses et branches indépendantes; aujourd'hui il y en a plus de 4 200. Il y avait 43 missions dans l'Eglise en 1951, maintenant il y en a plus de 80.

Le gouvernement stimulant et progressiste du président McKay fut un facteur-clé dans cette progression. Il fit sentir son influence personnelle dans le monde entier, partout où existe une branche de l'Eglise. C'est le président de l'Eglise qui voyagea le plus. Utilisant les moyens modernes de transport, il visita littéralement les quatre coins de la terre, rencontrant les Saints, stimulant les missionnaires, consacrant chapelles et temples, et faisant partout des amis à l'Eglise. Ces voyages comprennent plusieurs tournées en Angleterre et en Europe, des visites dans les missions d'Amérique du Sud, d'Amérique centrale et du Mexique, un voyage en Afrique du Sud (il fut la première Autorité Générale à rendre visite à cet endroit) et une visite aux missions du lointain Pacifique, en Nouvelle-Zélande et en Australie, où jamais encore un président de l'Eglise ne s'était aventuré.

Le président McKay fut une Autorité Générale pendant près de 64 ans, ayant été nommé au conseil des Douze en avril 1906 à l'âge de 32 ans.

David O. McKay naquit à Huntsville, le 8 septembre 1873, dans la vallée d'Ogden en Utah, de David McKay, converti mormon venu d'Ecosse, et Jennette Evans McKay qui naquit au pays de Galles. Lorsque le jeune David eut sept ans, son père fut appelé pendant deux ans comme

Cinq temples furent consacrés sous la direction du président David O. McKay, dont trois en dehors des Etats-Unis. En août 1955, il donna le premier coup de pioche du temple de Londres.

Le président McKay fut le président de l'Eglise qui voyagea le plus. Lorsque cette photo fut prise, il parlait à une assemblée de Nouvelle-Zélande.

Le président McKay et sa femme, ainsi que leur fils David Lawrence McKay et sa femme, arrivèrent à Helsinki en juin 1952 pour une visite. Ils furent accueillis par le président Henry A. Mattis de la Mission Finlandaise.

Le président McKay eut des conversations avec de nombreux dirigeants politiques. Il fut photographié, il y a quelques années, bavardant avec le Right Honorable Walter Nash, Premier Ministre de Nouvelle-Zélande.

missionnaire dans les îles Britanniques. La mère et les enfants restèrent chez eux à Huntsville et exploitèrent la ferme familiale. (La maison familiale à Huntsville est depuis des années une retraite pour le «clan» McKay, et au cours des années, jusqu'à sa dernière maladie, le président McKay avait grand plaisir à y passer du temps avec sa famille.)

David O. McKay reçut sa première instruction à Huntsville. En 1894, il entra à l'Université d'Utah à Salt Lake City, dont il sortit premier de classe en 1897.

Après ses études, il fut appelé à travailler comme missionnaire et suivit les traces de son père dans les îles Britanniques. C'est ainsi qu'il commença toute une vie de service missionnaire et de postes de gouvernement, lui valant la réputation d'être un des meilleurs missionnaires de l'Eglise. En mars 1898, il fut nommé président du district de Glasgow où il travailla pendant plus d'un an avant d'être libéré en septembre 1899 pour rentrer chez lui.

En 1899, il fut nommé professeur à l'Académie de Weber qui est maintenant le Weber State College à Ogden. En 1902, il devint principal de cette école.

Le président McKay épousa, le 2 janvier 1901, au temple de Salt Lake City, Emma Rae Riggs. Ils formèrent un couple idéal, donnant aux Saints des Derniers Jours du monde entier l'exemple de la solidarité familiale. Ils eurent sept enfants: David Lawrence McKay, le Dr Llewelyn R. McKay, Royal Riggs McKay (décédé), Mrs Russell (Lou Jean) Blood, Mrs Conway (Emma Rae) Ashton, le Dr Edward R. McKay et Robert R. McKay.

Quelques mois après son appel à l'apostolat en 1906, le président McKay devint surintendant général adjoint de l'Union des Ecoles du Dimanche du Deseret. En 1918, il fut nommé surintendant général, remplissant ce poste jusqu'à ce qu'il fut nommé conseiller de la Première Présidence en 1934.

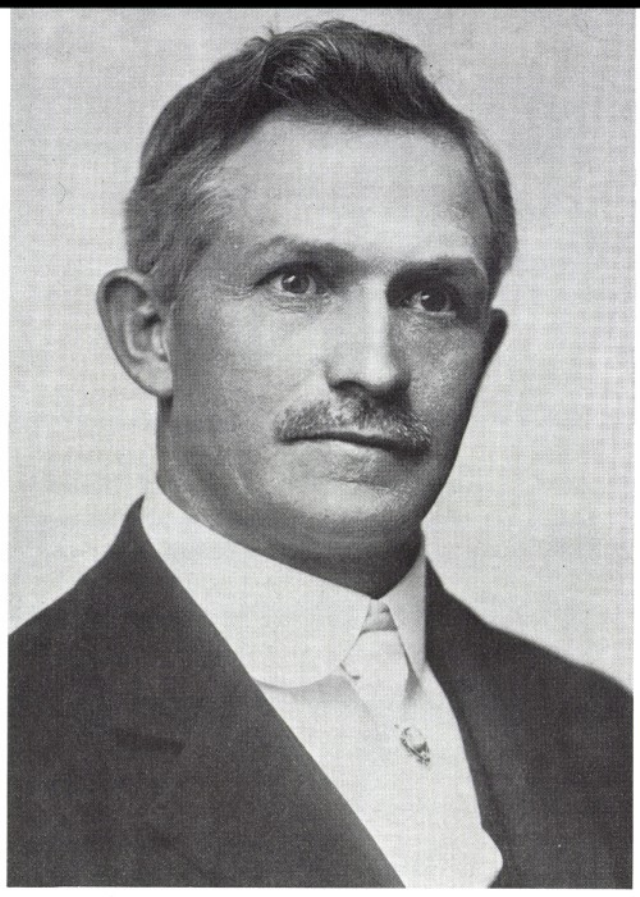
Le président McKay se tailla une réputation comme «père de l'Ecole du Dimanche moderne». Parmi ses nombreux apports, aucun n'eut une plus grande importance ni une plus grande portée que ceux qui portèrent sur l'unification du programme de l'Ecole du Dimanche et l'élaboration des techniques et de la présentation des leçons de l'Ecole du Dimanche. Depuis les petites classes jusqu'à celle des parents, on inaugura un cours gradué et progressif; et dans toute l'Eglise on adopta la formation pour les instructeurs.

Le président McKay a beaucoup apporté au programme d'enseignement de l'Eglise. De 1906 à 1919, il fut membre du bureau de l'éducation de l'Eglise; et de 1919 à 1921, il fut commissaire de l'Eglise à l'éducation. A diverses époques, il fut également régent de l'Université d'Utah et administrateur de la Utah State University. Au moment de sa mort, il était président du conseil d'administration de l'Université Brigham Young et du Bureau d'Education de l'Eglise.

En 1921, le président McKay et frère Hugh J. Cannon firent une tournée mondiale des missions de l'Eglise, la première et unique visite universelle de ce genre jamais faite par une Autorité Générale. Au cours de cette mission, ils parcoururent près de 100 000 kilomètres, visitant toutes les missions sauf celle d'Afrique du Sud.

En 1922, le président McKay fut désigné pour présider les missions européennes de l'Eglise dont le siège se trouvait en Angleterre. Deux ans plus tard, il retournait à Salt Lake City. Pendant les dix années suivantes, il poursuivit sa tâche d'apôtre, travaillant à la direction des activités mondiales de l'Eglise. Puis en 1934, il fut appelé par le président Heber J. Grant comme deuxième con-

En août 1955, le président McKay accueillit les membres du Chœur du Tabernacle à leur arrivée à Prince's Pier, en Ecosse.



Cette photo de David O. McKay a été prise vers le moment où il fut nommé apôtre en 1906.

seiller dans la Première Présidence. Il travailla dans ce poste avec le président Grant et plus tard avec le président George Albert Smith jusqu'en 1951, quand il devint président de l'Eglise.

En dépit de ses nombreuses tâches comme officier de l'Eglise, le président McKay s'acquitta de beaucoup de responsabilités civiques importantes. En 1938, au moment où approchait le Centenaire de l'arrivée des pionniers mormons dans la vallée de Salt Lake City que l'on devait fêter en juillet 1947, le gouverneur de l'Utah le désigna comme président de la Commission du Centenaire de l'Etat. Ses activités dans ce poste de direction trouvèrent leur point culminant lors de la célébration du Centenaire de l'Etat en 1947, célébration qui dura une année entière, et l'érection et la consécration du bel et impressionnant monument «Voici le lieu» au pied des collines à l'est de Salt Lake City, par où Brigham Young et les pionniers mormons entrèrent dans la vallée du Grand Lac Salé.

Les sermons et les écrits du président McKay ont été prolifiques. Ils ont paru dans plusieurs livres et dans les éditoriaux mensuels de l'Improvement Era, de l'Instructor et de l'Etoile. Cette vaste littérature spirituelle et religieuse restera longtemps en mémoire du gouvernement inspiré d'un dirigeant grand et aimé.

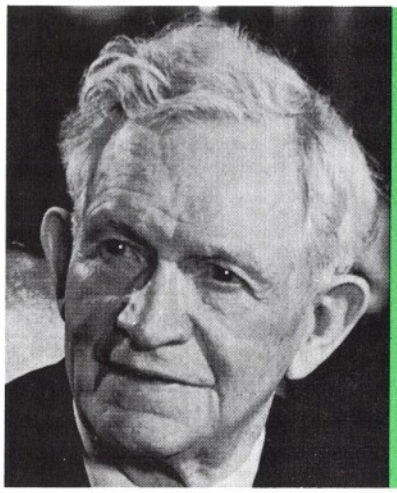
Beaucoup d'honneurs lui furent accordés, y compris des doctorats honoraires de l'Université Brigham Young, de la Utah State University, de l'Université d'Utah et de l'Université du Temple à Philadelphie (Pennsylvanie). Lorsqu'il reçut cette dernière distinction, en janvier 1951, la citation disait entre autres: «Il a passé sa vie dans les conseils de l'Eglise, guidant ses écoles, dirigeant ses missions à l'étranger, écrivant des livres de doctrine et de préceptes et en dirigeant les affaires. En septembre 1954, le Collège International des Chirurgiens à Chicago lui conféra le titre de membre honoraire en «reconnaissance des apports faits au bien-être de l'humanité et de son dévouement et de l'encouragement donné à l'éducation et aux efforts humanistes». Beaucoup d'autres honneurs et citations lui furent conférés à cause des services éminents qu'il rendit à l'humanité.

Aujourd'hui, des millions de personnes pleurent un grand ami des hommes, un père exemplaire, un chef civique et spirituel, et un prophète inspiré de Dieu.

Lors d'un de ses nombreux voyages dans les îles du Pacifique, le président McKay pose ici avec un magnifique lei qu'il avait reçu.

LE PRÉSIDENT DAVID O. McKAY

(préparé avant la mort du président McKay le 18 janvier 1970)



Je suis extrêmement reconnaissant

Je suis reconnaissant de savoir que les membres de l'Eglise, et tant de gens en général, conscients du fait que les biens matériels seuls ne donnent pas le bonheur, apprécient plus que jamais les choses qui ont le plus de valeur. Je suis heureux de profiter avec mes amis de ces possessions qui sont les plus précieuses. Pour n'en citer que quelques-unes, je dirai que je suis extrêmement reconnaissant:

1. **Pour de nobles parents et un nom digne**

La famille donne à l'enfant son nom et sa place dans la communauté. L'enfant veut que sa famille soit aussi bonne que celle de ses amis. Il veut pouvoir montrer son père avec fierté et se sentir inspiré chaque fois qu'il regarde sa mère. Une mère a le devoir de vivre de manière que ses enfants lui associent tout ce qui est beau, doux et pur. Le père a le devoir de mener sa vie de manière à pouvoir donner à ses fils un bon nom.

L'exemple est plus puissant que le précepte. Les parents ont le devoir d'être ce qu'ils voudraient que leurs enfants deviennent. Je suis extrêmement reconnaissant d'avoir eu des parents de ce genre-là.

2. **Pour ma foi ferme en un être suprême et en la divinité de Jésus-Christ**

La foi en Dieu ne peut évidemment être que personnelle. Elle doit vous appartenir, elle doit m'appartenir; et, pour être efficace, elle doit découler de l'esprit et du cœur. C'est dans ce sens que je dis que la foi au Christ est le besoin le plus important du monde, une croyance qui détermine la religion de l'homme et ses objectifs. C'est une puissance qui pousse à l'action et qui devrait être dans la vie humaine la plus fondamentale de toutes les forces motivatrices.

Les enseignements du Christ aussi bien que sa personnalité deviennent quelque chose de réel pour celui qui accepte Jésus de Nazareth comme étant

le Fils même de Dieu, qui croit de toute son âme que Jésus vit aujourd'hui et qu'il peut influencer et influence le monde.

3. **Pour la capacité et les occasions de jouir des dons de Dieu manifestés dans la nature**

Tout ce qu'il y a de beau dans la création m'appartient. Il suffit que je le regarde et que je le recherche. J'ai vu les couleurs brillantes de l'eau et de la terre dans les mers du sud, et j'y ai vu les teintes éclatantes de la vie végétale et animale. Je me suis émerveillé de l'abondante bonté de Dieu pour l'homme lorsque les tâches que l'Eglise me confiait m'ont conduit sur les cinq continents de la terre. Et j'ai été enthousiasmé lorsque j'ai enseigné à mes fils à labourer un sillon droit, à préparer convenablement le terrain, à semer de bonnes semences et à être attentifs pour voir apparaître les premiers brins verts de la récolte dans les champs de ma ferme à Huntsville. Je me suis tenu à leurs côtés, nous occupant de la récolte, tâtant pour voir si les épis étaient dodus et pleins, regardant les champs prendre une couleur dorée au moment de la moisson, et puis la récoltant, comme mon père me l'avait enseigné.

La joie
est en tout;
il faut
savoir
l'extraire.

Confucius

4. **Pour des relations familiales affectueuses: êtres chers et amis loyaux**

Celui qui a ne fût-ce qu'un ami est riche, et j'en ai beaucoup qui se sont révélés fidèles et loyaux.

L'homme a le privilège d'être heureux en choisissant le chemin qui conduit au bonheur. La source de bonheur la plus véritable est basée sur la famille et le foyer. Les foyers sont rendus permanents par l'amour. Les foyers permanents où demeure le contentement sont la force d'une nation. De même que des individus satisfaits vivant dans une communion désintéressée et aimante rendent le foyer heureux, de même des foyers contents et paisibles constituent la communauté progressiste et paisible; et les groupes de communautés de ce genre constituent une nation paisible et progressiste. La préservation de notre civilisation moderne dépend du fait que les foyers sont bien ordonnés et bien gouvernés.

Sous son meilleur jour, la vie consiste en ce que l'on se garde le corps pur, les sens physiques et spirituels éveillés et capables d'apprécier tout ce qui est bon et beau; à être à même de se réjouir de tout ce que Dieu nous a donné, à avoir des amis et à être un ami, aussi bien qu'à avoir une famille.

5. **Pour les occasions de rendre utilement service à l'Eglise du Christ, et par-dessus tout, pour la connaissance qu'un Père bon et aimant aidera et guidera tous ceux qui le recherchent sincèrement**

L'appel le plus valable dans la vie est celui dans lequel l'homme peut le mieux servir son semblable. Le but le plus noble de la vie est de s'efforcer d'amener les autres à vivre mieux et plus heureux. Le service et la personnalité sont les deux seules choses que nous pouvons emmener lorsque nous quittons ce monde. Pouvez-vous concevoir une organisation où vous puissiez servir plus efficacement d'une manière organisée que l'Eglise de Jésus-Christ des Saints des Derniers Jours? Mais pour être efficaces au maximum, nous devons toujours chercher l'aide de notre Père céleste en priant humblement et sincèrement. Il s'intéresse à l'œvre de l'Eglise ici-bas et à ceux de nous qui accomplissent l'œuvre en tant que ses serviteurs.

C'est pour ces bénédictions et bien d'autres encore que mon cœur est plein de gratitude et que je suis extrêmement reconnaissant. ○

LA GÉNÉALOGIE
la grande égalisatrice

PAR DAVID H. PRATT

La généalogie est l'étude systématique de l'histoire personnelle du genre humain afin de déterminer son lignage. Elle dépend de l'existence de documents du passé et de leur analyse habile grâce aux renseignements fournis par l'histoire, la géographie et les études apparentées des relations et des mouvements humains.

Les saints des Derniers Jours considèrent la généalogie comme un instrument pour souder les liens familiaux entre les vivants et les morts. La famille est la base du royaume du Seigneur, et l'accession au plus haut degré du royaume céleste ne sera possible qu'à ceux qui ont été scellés en une famille éternelle.

Nous travaillons dans l'esprit d'Elie lorsque nous nous marions au temple, lorsque nous tenons nos Soirées Familiales et lorsque nous exerçons en justice la prêtrise patriarcale, mais nous n'obtenons la perspective entière que lorsque nous reconnaissons la généalogie comme un moyen d'étendre notre cercle de famille au-delà du voile. Alors nous commencerons à saisir tout le sens de la déclaration du prophète Joseph Smith: «Le pouvoir d'Elie est suffisant pour rendre notre vocation et notre élection sûres.» (Enseignements du Prophète Joseph Smith, p. 475.)

Outre le but spirituel de la généalogie, il faut sans doute que l'on nous rappelle, à nous, Saints des Derniers Jours, que la généalogie n'est pas simplement un moyen vers une fin. Ne perdons pas de vue l'importance et le potentiel de la généalogie dans d'autres domaines de la vie. La généalogie aidera tout étudiant de l'histoire à acquérir des bases plus solides pour ses études. Le cadre de régions ou d'événements tout entiers pourrait être retracé dans les généalogies et les personnalités impliquées pour déduire pour quelles raisons elles pensèrent et agirent comme elles le firent. Les tendances culturelles qui formèrent leurs habitudes, leurs problèmes et les racines de leurs institutions pourraient être plus facilement déterminées. La généalogie est le squelette de l'histoire et ses étudiants reconnaissent que leurs recherches sont liées, comme l'a dit un écrivain, «au mouvement de l'histoire humaine et entremêlées avec les racines et les branches de la nature humaine». (Anthony R. Wagner, English Ancestry.)

Le rôle de la généalogie peut avoir une importance profonde encore à notre époque de changements. La technologie et l'industrie modernes ont libéré l'homme du train-train du passé et lui ont donné plus de temps et de richesses pour les activités éducatives et spirituelles. Mais en même temps ces progrès ont sans le vouloir affaibli la structure familiale et laissé souvent l'homme sans racines dans ses tentatives de résoudre le problème de la façon dont il utilisera ses nouveaux loisirs. Les distractions quelconques avec lesquelles beaucoup de personnes remplissent ce qui devient de plus en plus la majeure partie de leurs journées, ne font qu'augmenter l'agitation, l'absence d'orientation et les faux buts qui affligent les temps présents. La généalogie pourrait accomplir un rôle double en aidant l'homme à utiliser plus intelligemment ses loisirs tout en obtenant une meilleure compréhension du passé, mais, chose plus importante, en aidant «à reconstituer les chaînons humains qui peuvent rendre à sa vie une dignité et un sens perdus» (Idem). Montesquieu nous informe qu'il est impossible d'honorer «nos parents décédés sans être amenés à respecter les vivants». La généalogie est véritablement une égalisatrice en ce qu'elle rapproche les gens dans la prise de conscience et l'appréciation de leur héritage commun. La généalogie ne fait pas acception de personnes et sa poursuite doit amener les hommes à être tolérants vis-à-vis des autres, quand ils apprennent à quel point nos lignages sont mêlés.

La généalogie n'est pas un sujet pour les morts; elle est plutôt l'unificatrice d'hommes vivants et morts de sorte qu'ils puissent être scellés par le pouvoir d'Elie. Il n'y a pas de place dans notre théologie pour celui qui s'écrie qu'il n'a pas de temps pour sa famille, que ce soient les vivants ou les morts. Le pouvoir d'atteindre ce but est au-dedans de chacun de nous.

David H. Pratt, instructeur de généalogie à l'université Brigham Young, était précédemment surintendant-adjoint des recherches à la Société Généalogique. Il est chef de groupe des grands-prêtres dans la cinquième paroisse de Pleasant Grove (Utah).

L'amour chrétien

PAR JOHN W. BENNION

La caractéristique la plus distinctive d'un Saint des Derniers Jours doit être son amour pour ses semblables. Jésus enseigna que l'amour pour Dieu et pour l'homme est le plus grand des commandements, et l'apôtre Paul souligne que rien ne peut compenser le manque de charité.

La signification de l'amour chrétien n'est pas aussi claire que certains principes plus concrets, comme la dîme, la Parole de Sagesse ou le jeûne. La difficulté tient partiellement au fait qu'il y a différentes espèces d'amour. La plupart d'entre nous seraient d'accord, par exemple, pour dire que l'amour chrétien n'est pas le même que l'attirance émotionnelle et physique puissante qu'ont l'un pour l'autre l'homme et la femme lorsqu'ils sont «profondément amoureux».

Les gens ont toutefois tendance à penser que l'amour chrétien est apparenté à l'amitié ou à l'amour familial. Nous éprouvons pour notre famille et nos amis des sentiments intimes, positifs et cordiaux basés sur des expériences, des valeurs et des attaches spéciales communes. Si nous pensons qu'avoir l'amour chrétien signifie que nous avons vis-à-vis de tous les hommes le genre de sentiments que nous éprouvons pour notre famille et nos amis, le principe paraît à la plupart d'entre-nous beaucoup trop idéaliste. Car enfin, comment pouvons-nous aimer nos ennemis de la même manière que nous aimons ceux qui nous sont chers? Comment pouvons-nous éprouver des sentiments intimes et cordiaux vis-à-vis de ceux qui nous sont indifférents ou hostiles?

L'amour chrétien n'est pas la même chose que l'amitié ou l'amour familial. Il est basé non pas sur un sentiment, mais sur un acte de la volonté. Nous sommes beaucoup plus capables de dominer notre volonté que nos sentiments. Nous pouvons ne pas être capables de susciter des sentiments positifs et cordiaux vis-à-vis de ceux qui nous haïssent et nous persécutent, mais nous pouvons exercer la bonne volonté à leur égard. Avoir de la bonne volonté signifie que nous nous sommes engagés à agir dans l'intérêt d'autres êtres humains quels que soient les sentiments que nous éprouvions pour eux. Notre engagement est basé sur la croyance que tout être est un enfant immortel de Dieu avec une grande capacité de progresser moralement, spirituellement et intellectuellement. Par conséquent, chacun a une valeur incalculable non seulement pour ce qu'il est mais ce qu'il a la capacité de devenir.

Tous les Saints des Derniers Jours doivent avoir un respect profond pour la valeur et la dignité de toute âme humaine, même si nous pouvons être attristés par ce que certaines personnes se font actuellement à elles-mêmes ou font à d'autres. Lorsque nous avons embrassé l'Evangile, nous nous sommes engagés à faire tout ce que nous pouvions pour aider chaque enfant de Dieu à atteindre son potentiel maximum. Cet engagement est la base d'une bonne volonté universelle. Il me semble que nous disciplinons notre volonté pour qu'elle agisse dans l'intérêt des autres et pour leur bien, même si nous n'éprouvons pas pour eux des sentiments cordiaux et intimes. Nos sentiments peuvent même être parfois négatifs lorsque nous nous trouvons face à des personnes hostiles, haïssables, antipathiques. L'important c'est que nous pouvons et devons exercer l'amour chrétien ou la bonne volonté en leur faveur même si nous ne les aimons pas comme nous aimons nos amis et les gens vers lesquels nous sommes naturellement attirés.

Pour illustrer cette idée, envisageons les rapports entre

une bonne mère et ses enfants. La mère est profondément attachée au bien-être de ses enfants. Elle essaie toujours d'agir dans ce qu'elle croit être leur intérêt véritable. Les sentiments qu'elle éprouve à leur égard sont ordinairement très cordiaux et positifs, mais les meilleures mères ont leurs moments d'exaspération et de colère. Les sentiments ne sont jamais constants, et les enfants sont parfois une épreuve. Ils peuvent réussir à provoquer de temps en temps des sentiments négatifs même chez les mères les plus aimantes. Toutefois une bonne mère ne cesse de répondre aux besoins de ses enfants quand elle est exaspérée, contrariée ou en colère. Son comportement est toujours guidé par le sentiment de responsabilité qu'elle a vis-à-vis de leur bien-être, quels que soient les sentiments qu'elle éprouve pour eux à un moment donné quelconque. Lorsqu'ils ont faim, elle leur donne à manger. S'ils sont blessés ou en danger, elle vient à leur aide. Un autre exemple, ce sont les rapports entre un médecin, avocat ou professeur extrêmement conscient de son métier et son client. Lorsque nous allons trouver le docteur, nous n'attendons pas de lui que la qualité de ses services dépende du fait qu'il nous aime ou non. Nous attendons de lui qu'il nous fasse bénéficier de toute l'habileté dont il dispose, qu'il nous soit personnellement sympathique ou non. De même, nous attendons des maîtres de nos enfants qu'ils se préoccupent profondément des besoins des enfants en matière d'enseignement et y répondent même s'ils ont par nature des sentiments plus cordiaux vis-à-vis de certains enfants que vis-à-vis d'autres. C'est là une des caractéristiques d'une personne extrêmement consciente de ses responsabilités professionnelles. Elle peut distinguer ses sentiments de ses engagements professionnels et agir dans l'intérêt de son client quels que soient les sentiments qu'elle éprouve. En apprenant à exercer la bonne volonté, nous pouvons faire de même envers tous ceux qui tombent sous notre influence, et, ce faisant, faire de l'amour chrétien quelque chose de réel dans notre vie.

Un sous-produit fréquent de la bonne volonté est la naissance de sentiments cordiaux et positifs en nous et chez les bénéficiaires de notre bonne volonté. Lorsque nous faisons preuve de bonne volonté vis-à-vis d'une personne indifférente, hostile ou haïssable, elle change parfois d'attitude et commence à réagir de la même façon vis-à-vis de nous.

Pareil résultat est toujours encourageant, mais nous devons nous souvenir que les choses ne prennent pas toujours cette tournure, et que notre bonne volonté persévérante ne doit aucunement dépendre de la réciproque. L'amitié est nécessairement réciproque; la bonne volonté pas. Parfois nous éprouvons de meilleurs sentiments vis-à-vis d'une personne lorsque nous exerçons de la bonne volonté en sa faveur, même si elle ne réagit pas favorablement. L'amour chrétien ne dépend ni de nos sentiments, ni des sentiments du bénéficiaire de notre amour. C'est un acte de la volonté, et non une réaction émotionnelle. Paul exprima l'esprit de l'amour chrétien lorsqu'il dit aux Romains qu'ils devaient avoir la même considération les uns pour les autres et fréquenter les personnes qui sont humbles. Il leur dit de faire en sorte que leurs objectifs soient de nature à ce que tous les hommes soient considérés comme honorables.

Lorsque nous essayons d'incorporer plus pleinement le principe de l'amour chrétien dans notre vie, il y a des pièges que nous devons soigneusement éviter. L'un de ceux-ci est la tendance à exercer la bonne volonté dans l'abstrait mais non dans le concret. Ceci ne produit pas l'effet désirable et peut nous amener à croire erronément que nous vivons le principe alors qu'en réalité nous ne le vivons pas.

Notre sentiment de la bonne volonté vis-à-vis des hommes, par exemple, ne signifie pas grand-chose si nous ne faisons pas preuve de bonne volonté vis-à-vis de personnes bien déterminées avec qui nous entrons en contact dans le voisinage, au travail ou à l'église. Il y en a qui approuvent du bout des lèvres la grande valeur de l'instruction mais ne font rien pour soutenir les écoles locales et les aider à progresser. D'autres proclament leur amour du pays mais sont indifférents à leurs obligations de citoyens en ne se mettant pas au courant des problèmes et des candidats et en ne votant pas.

Certains d'entre nous parlent de leur amour de l'Eglise, mais ne font pas grand-chose au niveau concret pour partager leur temps, leur énergie et leurs talents avec leurs frères et leurs sœurs. On est tenté, et c'est une source d'aveuglement, d'exercer la bonne volonté au niveau abstrait et de ne pas en faire d'application concrète.

Une autre grande barrière à l'amour chrétien est la tendance que nous avons d'être sélectifs dans notre bonne volonté. Cela dépend trop fréquemment de facteurs tels que la communauté de religion, de race, de citoyenneté, de classe sociale et de niveau d'instruction. Lorsque tel est le cas, cela montre que notre bonne volonté n'est pas suffisamment basée sur la conviction de la valeur inhérente à toute âme humaine. En effet, si notre bonne volonté se limite aux gens avec qui nous avons certaines choses en commun, ce n'est pas de l'amour chrétien. Nous sommes tout naturellement attirés vers certains groupes avec qui nous avons beaucoup en commun. C'est vrai pour toutes les autres personnes; il n'y a rien de mal à cela, mais nous ne devons pas le prendre pour de l'amour chrétien.

L'amour chrétien est un grand défi et sa recherche nécessite toute une vie. Notre but, c'est pouvoir faire preuve de bonne volonté sur la seule base du besoin. Ce comportement sera certainement la condition requise pour vivre dans une société céleste. Nous commençons à apprendre et à pratiquer la bonne volonté au foyer et à l'église, mais l'épreuve finale est notre comportement lorsque nous rencontrons l'étranger, celui qui est antipathique, celui qui manifeste de la mauvaise volonté. Notre conviction de l'universalité de la paternité de Dieu et de la fraternité des hommes doit être suffisamment forte pour nous rendre capables de triompher de l'épreuve. ○

ATTITUDES ET APTITUDES

PAR GEORGE ALBERT SMITH JR.*

Pouvons-nous trouver une comparaison entre la façon qu'avait Jésus de choisir des dirigeants il y a vingt siècles et les méthodes des dirigeants modernes dans les affaires quand ils choisissent aujourd'hui les officiers actifs?

Question intéressante. Une question que l'on ne traite pas facilement en une courte formule. Il est clair que les buts dans lesquels on choisit des dirigeants efficaces pour les affaires ne sont pas tout à fait comparables aux objectifs que Jésus cherchait à atteindre; cependant on peut faire ressortir quelques ressemblances générales.

Dans les deux situations le dirigeant doit être vivement conscient de ce qu'il désire accomplir. Il doit posséder lui-même de véritables capacités de dirigeant et être capable de les discerner chez les autres. Il ne doit pas attendre la perfection, mais ne doit pas s'installer dans la médiocrité ou dans quelque chose de moins que la loyauté, et doit attendre de ceux qu'il désigne la volonté d'apprendre et de travailler, souvent face à de grandes difficultés.

Cela signifie attacher une telle importance à la valeur fondamentale de l'entreprise que ceux qui sont choisis se donneront corps et âme à la cause, inspirés et motivés, tandis que le dirigeant dans les affaires (ou le Seigneur) les guide, les laissant toutefois exécuter eux-mêmes le travail essentiel si et quand, pour quelque raison que ce soit, le fardeau du gouvernement véritable tombe sur eux.

Ils manifestent ainsi d'une manière active leur foi en la cause ou en l'entreprise. S'il en est ainsi, même s'il se produit normalement des erreurs dans le choix et dans les réalisations, elles ne seront pas fatales. Lorsque ceci se produit, il se peut que certains changements de procédure s'avèrent nécessaires. De nouvelles perspectives découlent de l'expérience et de la responsabilité; et même de nouvelles capacités se révèlent quand on découvre de nouveaux besoins.

Un esprit et un cœur puissants

Dans le monde des affaires, le dirigeant essaie de s'entourer d'associés qui ont la diversité de talents spéciaux dont il a besoin. Ils doivent être capables et disposés à travailler avec les dirigeants originaux et à collaborer entre eux. Ceci implique des *attitudes* aussi bien que des *talents*. On ne peut pas dire que Jésus choisit des prédicateurs habiles, des professeurs bien formés, de grands organisateurs ou des étudiants perspicaces pour édifier son organisation. Se souciait-il donc principalement *d'attitudes*, de la volonté d'apprendre le métier? Peut-être que oui. Mais en ce temps-là où les réalisations scolaires se limitaient à l'élite, il connaissait aussi les *aptitudes* des hommes et lui, le Maître, aurait certainement appelé des hommes qui avaient une intelligence, un courage et une force physique innés pour établir la nouvelle forntière. Il aurait appelé et appela effectivement des hommes qui connaissaient les valeurs pratiques de leur époque. Jésus connaissait, mieux que ne les connaissent les hommes d'affaires, les buts à longue portée de son organisation, et il savait comment le calibre de ses hommes comblerait le fossé de deux mille ans pour donner de la force et de l'influence à l'organisation dans sa lutte finale pour réussir. Pour atteindre ses buts immédiats, pour répandre l'Evangile à l'étranger et établir son Eglise au midi des temps, Jésus choisit-il les esprits et les cœurs puissants nécessaires pour faire le travail? Voyons cela.

Pêcheurs, fermiers, bergers

Dans un sens, Jésus travaillait dans un mouvement religieux en progression: le judaïsme. Dans un autre sens, il le rétablissait et l'améliorait, pour ne pas dire qu'il le remplaçait. Des objectifs, des valeurs, des méthodes et des buts étaient impliqués.

Du temps de Jésus et depuis de nombreuses générations, les Juifs étaient et avaient été une nation assujettie. Ils avaient une classe sacerdotale, des prophètes et même des rois à eux. Et cependant tous étaient assujettis à des suzerains non juifs. Le lecteur se souviendra qu'il existait depuis longtemps un désir de voir venir un Sauveur ou Rédempteur (auquel on donnait divers titres) qui pourrait les libérer de leurs formes d'esclavage.

Vu ce cadre, on pouvait facilement soupçonner que Jésus lui-même serait venu d'une famille d'une des classes sacerdotales ou dominantes reconnues. On peut du moins se l'imaginer cherchant certains de ses apôtres, sinon, tous, dans ces groupes. Et cependant ce ne fut pas le cas. Comme Joseph, il fut charpentier. Il choisit des pêcheurs, des fermiers et des bergers, un petit fonctionnaire et quelques artisans simples. Ils avaient probablement en commun la connaissance des Ecritures et des traditions, des espérances et des problèmes de ce que nous pourrions appeler les classes moyennes. Du peu que nous savons d'eux, ils représentaient un vaste éventail de dispositions.

Il est certain que tous reconnurent en Jésus un personnage tout à fait extraordinaire. Ils étaient pour cette

raison disposés à abandonner ou à réduire au minimum leurs activités professionnelles. Ils l'accompagnaient presque partout où il allait; ils l'observaient de près. Ils lui posaient de nombreuses questions et firent de leur mieux ce qu'il leur commandait, quoique ne comprenant souvent pas complètement le but ou la signification de ce qu'ils faisaient.

Le bref récit de son court ministère, qui nous donne encore moins de renseignements détaillés sur les apôtres, suggère que probablement, de l'avis de la plupart d'entre eux ou de tous, il y avait au moins des désaccords occasionnels entre ce qu'ils *pensaient* qu'il cherchait à accomplir et la nature de ses objectifs fondamentaux. Ce qu'ils *espéraient* voir et entendre colorait souvent ce qu'il leur disait *réellement* et cherchait à leur rendre clair. Le lecteur se souviendra de cas où les apôtres avaient en lui et en ses enseignements une foi intense, et aussi de temps en temps des périodes de doute, chez certains d'entre eux au moins.

Trahison, reniement et doute. Le document, et les derniers événements de la vie terrestre de Jésus montrent que les «puissants» — tant séculiers qu'ecclésiastiques — qu'il réprimandait parfois en public le considéraient pour le moins comme un trouble-fête, et souvent comme un révolutionnaire dangereux.

Ses contemporains de toutes les classes, amis et ennemis, s'étonnaient pour des raisons différentes de ce qu'il enseignait, de ses réalisations miraculeuses, des prétentions qu'il osait avoir, de ceux qu'il osait appeler bienheureux, et de ceux qu'il osait condamner.

Il fut finalement crucifié par ceux qui craignaient sa puissance croissante parmi les masses, alors même qu'il désirait renouveler ce qu'il y avait de mieux chez *tous les hommes,* les sauver *tous* des conséquences du péché et du mal, tant personnelles qu'historiques. Ceci semble être une ironie du sort, mais ce n'est pas incompréhensible, la nature humaine étant ce qu'elle a ordinairement été: attribuant une grande valeur à la richesse, à la puissance sociale et politique et au «standing», et craignant ainsi toute personne ou toute cause qui contrarierait cette ambition pour augmenter la justice humaine et porter à son maximum la compassion.

Jésus pleura sur ceux qui ne voulaient pas être sauvés, et il demanda à Dieu de pardonner à ceux qui le crucifiaient, parce qu'ils ignoraient ce qu'ils faisaient.

Dans la confusion de ses dernières heures, indépendamment de la loyauté réelle ou exprimée qui avait existé auparavant, Judas le trahit et Pierre nia l'avoir connu. Après sa mort et sa résurrection, Thomas douta de la réalité de ce qu'il avait vu. D'autres encore semblèrent ne pas reconnaître le Christ lorsqu'il leur réapparut pour la première fois.

Fidèles à leur appel

Le document montre bien qu'après la crucifixion il y eut des jours de perplexité et certainement de la déception pour ses apôtres et d'autres. Ce n'est qu'après la Pentecôte, lorsque leur intelligence fut ouverte par le don du Saint-Esprit (voir Jean 20:22), que les apôtres parurent se rendre compte de ce qu'était pour eux et pour tous les hommes le sens profond du ministère du Christ, de sa vie, de sa mort, de sa résurrection, des visites sporadiques qu'il leur fit, de son départ final et de sa promesse qu'il reviendrait.

Après le départ de Jésus, Judas fut remplacé par Matthias, et Paul se joignit aux autres pour porter activement le message.

Ensuite, tous les apôtres dont nous avons connaissance — par des documents scripturaux ou séculiers — donnèrent tout leur temps à l'enseignement de ce que Jésus leur avait enseigné. Ils exhortaient tous les hommes qu'ils pouvaient atteindre à croire en la sagesse des principes du Maître, à y conformer leur vie et à récolter les profits éternels que l'on obtient en agissant de la sorte.

Jésus choisit-il ses apôtres avec sagesse? Le servirent-ils bien et efficacement? Jusqu'à leur mort, ils avancèrent son œuvre et portèrent pleinement et fidèlement sa «bonne nouvelle». La question mérite un «oui» puissant comme réponse.

* George Albert Smith Jr., fils du président George Albert Smith, huitième président de l'Eglise, était professeur d'administration des affaires à l'université Harvard. Il est décédé le 12 octobre 1969.

L'appel des premiers disciples.

La maison du Seigneur

PAR JOHN A. WIDTSOE

Un temple est un édifice où l'on accomplit les ordonnances les plus universellement sacrées de l'Eglise. C'est une «maison de prière, une maison de jeûne, une maison de foi, une maison de science, une maison de gloire, une maison d'ordre, une maison de Dieu». C'est une demeure terrestre du Seigneur.

Les temples sont nécessaires dans toutes les dispensations, car le Seigneur s'y révèle en personne par son Saint-Esprit, et c'est là que l'on prépare le monde à sa destinée finale. Dans les temples, le temps et l'éternité sont réunis et l'unité du plan du salut se révèle. La vie évangélique est centrée sur l'activité du temple et est complétée par elle.

Dans l'enceinte du temple se crée une puissance spirituelle qui est envoyée bénir le monde. La lumière provenant de la maison du Seigneur illumine tous les foyers de l'Eglise qui sont prêts à le recevoir en profitant des privilèges du temple. Le chemin du temple au foyer de l'homme est divinement brillant. Tout foyer pénétré par l'esprit du temple éclaire, réjouit et console tous les membres de la famille. La paix que nous convoitons se trouve dans de tels foyers. En fait, lorsqu'il y a des temples sur la terre, le monde entier participe d'une manière mesurable à la lumière qui en émane. Lorsqu'ils sont absents, le cœur des hommes devient lourd, comme s'ils disaient, avec les gens du temps de Sion: «Sion s'est enfuie.»

Les temples sont pour le profit et l'instruction des membres de l'Eglise. Les clefs de la prêtrise y sont révélées et les hommes y reçoivent la puissance «d'en haut» pour affronter les nombreux problèmes de la vie. Les hommes peuvent y communier avec les forces du ciel, jusqu'à ce que le doute soit remplacé par la connaissance et la certitude. Les ordonnances et le rituel du temple, qui ont un sens profond, énoncent complètement et d'une manière exhaustive les vérités de la vie, expliquent le mystère de l'existence et rendent l'Evangile plus compréhensible. Ceux qui ont reçu, le cœur ouvert, les bénédictions du temple en sortent avec une puissance accrue et une nouvelle compréhension des problèmes de la vie. Les hommes peuvent, grâce à l'œuvre du temple, s'élever à un haut niveau de personnalité et de joie spirituelle. On ne peut recevoir qu'une fois la dotation du temple pour soi-même, mais on peut la recevoir d'innombrables fois pour ceux qui ont quitté la terre. Chaque fois qu'on le fait, on accomplit un acte désintéressé pour lequel il n'y a pas de récompense terrestre. On goûte partiellement à la douce joie d'être un sauveur. On s'élève vers la stature du Seigneur Jésus-Christ qui mourut pour tous. Les hommes qui servent ainsi les morts

sortent du temple pour se mêler aux hommes avec une puissance renouvelée pour traiter les autres en justice, ou mettre en pratique le commandement par excellence: «Tout ce que vous voulez que les autres fassent pour vous, faites-le de même pour eux.»

Cependant, dans ce service par procuration, il y a des récompenses immédiates. Chaque fois que l'on reçoit la dotation du temple pour quelqu'un d'autre, on passe en revue le voyage éternel de l'homme, on s'entend rappeler les conditions du progrès éternel et des alliances que l'on a faites soi-même d'obéir à la loi de Dieu, on est de nouveau frappé par la nécessité de rendre vivante la vérité en l'utilisant, et on contemple à nouveau la destinée glorieuse de l'homme juste. On se rafraîchit la mémoire, la conscience est mise en garde, les espérances s'élèvent vers le ciel. La répétition des sessions du temple est la mère des bénédictions quotidiennes. Où que l'on se tourne, le service du temple profite à ceux qui l'accomplissent.

Ceux qui entrent dans les temples et désirent retirer le maximum de cette expérience doivent chercher à se préparer en se purifiant le cœur. Seuls ceux qui font cela connaissent pleinement les bénédictions découlant du temple. Les personnes indignes ou celles dont l'esprit est fixé sur les choses extérieures, à qui il arrive d'entrer, ne sentiront pas la beauté et la valeur essentielle des ordonnances du temple. Ceux qui ont le cœur pur sauront que Dieu est dans son temple. Il faut toujours se souvenir que l'œuvre du temple, comme dans tous les secteurs de l'Eglise, est accomplie par des hommes mortels et imparfaits, mais que l'histoire, les leçons et l'enjeu de la dotation du temple sont divins et parfaits. Tous ceux qui entrent dans le temple doivent regarder au-delà des imperfections pour voir la perfection spirituelle. Tous ceux qui utilisent en justice le privilège qu'ils ont d'aller au temple recevront la paix, la sécurité, la compréhension et la joie. Jeunes, personnes mûres et vieux, tous ont besoin de l'aide qu'offrent les temples. Et il est très bien de rechercher dans sa jeunesse les bénédictions du temple. On perd beaucoup au long de sa vie lorsque l'on ne contracte pas mariage en vertu de l'autorité de scellement du temple. Un temple est «un lieu d'actions de grâces pour tous les Saints . . . afin qu'ils soient rendus parfaits dans la compréhension de leur ministère en théorie, en principe et en doctrine, dans toutes les choses qui ont trait au royaume de Dieu sur la terre . . . et ma présence y sera, car j'y viendrai, et tous ceux qui ont le cœur pur, y viendront, verront Dieu» (D. & A. 97:13-14, 16). Ces bénédictions, tous les Saints des Derniers Jours en ont besoin, et le monde entier en a directement besoin aussi.

Pensez comme nous serions pauvres sans le temple et les vérités qu'il représente! Nous louons le Seigneur pour nos temples et pour la compréhension que nous avons de leur usage. Soyons toujours un peuple constructeur et utilisateur de temples!

Frère John A. Widtsoe, né en Norvège en 1872 et décédé le 29 novembre 1952, fut président de deux grandes universités d'Utah avant d'être appelé en 1921 au Conseil des Douze. Ecrivain doué et prolifique il fut longtemps éditeur de l'Improvement Era. ○

Et maintenant tirez-en le plus grand profit!

RICHARD L. EVANS

Il est question quelque part d'une jeune fille talentueuse qui semblait ne pas en faire assez avec les dons et les capacités qu'on lui avait donnés; mue par une impulsion puissante, sa mère la secoua un jour avec impatience et lui dit en substance: «Je t'ai donné la vie. Fais-en quelque chose maintenant!» Nous pourrions imaginer notre Père à tous disant à peu près la même chose: «Je vous ai donné la vie. Et maintenant tirez-en le plus grand profit! Je vous ai donné du temps, des occasions, des talents, de l'intelligence, la bonne terre et tout ce qu'elle offre; maintenant utilisez-les, faites-en quelque chose!» Ceci nous fait ressouvenir d'un vers, que l'on n'entend ni ne dit souvent ces temps-ci, mais qui a un sens profond: «Nous ne sommes pas ici pour jouer, pour rêver, pour dériver.» Un des gaspillages les plus affreux du monde est le gaspillage du temps, des talents, des occasions, de l'effort créateur — l'indifférence au développement, l'indifférence à l'instruction, l'indifférence au travail — l'attitude d'impatience, d'abandon, du «à quoi bon». Il y a un temps pour se préparer et un temps pour agir sérieusement avec le sens des responsabilités, et nous ferions mieux de trouver une direction, de nous trouver nous-mêmes, et d'aller de l'avant, évitant de dériver avec indifférence ou d'apporter un retard, qui ne serait qu'un gaspillage, d'utiliser les capacités et les occasions sans prix que Dieu a données. Un des facteurs d'équilibre dans notre vaste et bienheureux pays et dans la vie de chacun — facteur qui diminuerait l'agitation et le mécontentement — est que nous nous engagions tous à développer et à employer d'une manière utile nos meilleures capacités, avec peut-être le sentiment que notre Père à tous pourrait d'une façon ou d'une autre un jour nous secouer et dire cette chose inoubliable (qu'il a dite de plus de manières que nous semblons le penser): «Je vous ai donné la vie. Et maintenant tirez-en le plus grand profit!»

«La Parole sur les Ondes» depuis le Square du Temple, présentée le 27 juillet 1969 sur K S L et le Columbia Broadcasting System. Copyright 1969. ○

Le début d'une conversion

PAR SAMUEL L. HOLMES

Tu es le Christ, le Fils du Dieu vivant — Matthieu 16:16

Jésus avait chargé Pierre de l'identifier et qualifia de révélation sa réponse fervente. Ce fut un instant de connaissance parfaite, venant du plus profond de l'âme et inconditionnelle; cependant la faiblesse et l'hésitation se reproduisirent constamment dans l'esprit de ce disciple choisi.

Depuis le temps de Pierre, d'autres qui croyaient en la divinité de Jésus-Christ ont recherché un sentiment de certitude dans la foi, mais ont trouvé une progression incertaine. L'expérience en matière de foi religieuse nous enseigne lentement qu'une révélation personnelle se manifestant comme un éclair fulgurant n'est pas nécessairement suivie par une perspective automatique de tous les événements de la vie, de rapports personnels sans efforts, de la solution facile à tous les problèmes ou de la victoire permanente sur tous les doutes.

«Quand tu seras converti»

Il n'en fut pas ainsi pour Pierre. L'homme que l'on a interprété comme étant impulsif, impatient, impétueux ou tout bonnement irréfléchi dut apprendre que pour lui, comme pour nous, la conversion est un processus, et non pas un état d'existence fixe. La connaissance certaine qu'il ressentit sur le rivage de Césarée de Philippe et plus tard sur le Mont de la Transfiguration (voir Matt. 16:13-17; Luc 9:28-32) furent des étapes importantes dans la transformation de l'enthousiaste pêcheur; mais sa conception de la mission du Messie continua à refléter pendant près de trois années les méthodes directes et physiques d'un homme qui avait gagné sa vie avec ses mains.

La période de formation qui suivit la première grande profession de foi de Pierre, quoique remplie d'allusions de Jésus sur la mort qui lui était destinée, n'apporta pas toute la lumière au disciple. Lorsque Jésus dit clairement qu'il allait à Jérusalem pour souffrir beaucoup de choses de la part des anciens, des sacrificateurs et des scribes, pour finir par sa mort et sa résurrection le troisième jour, Pierre réprimanda le Seigneur, affirmant que cela n'arriverait pas et fut sévèrement remis à sa place:

« . . . arrière de moi, Satan! Tu m'es en scandale; car tes pensées ne sont pas les pensées de Dieu, mais celles des hommes» (Matthieu 16:23).

L'impulsion qui semble naturelle aux humains de rendre coup pour coup, d'avoir recours à la violence, de substituer le jugement de l'homme à celui de Dieu, avait

* Samuel L. Holmes est diplômé de l'Université d'Utah et est actuellement avocat à San Francisco. Il a fait une mission en Grande-Bretagne et en Nouvelle Angleterre (1938–40). Avant sa nomination actuelle au Bureau Général de l'Ecole du Dimanche, il a été membre d'un grand conseil de pieu, surintendant de l'Ecole du Dimanche et instructeur à l'Ecole du Dimanche.

La cachette idéale

ILLUSTRÉ PAR SHERRY THOMPSON

Marc était solitaire. Il avait eu tant de plaisir à avoir avec lui sa sœur qui était rentrée de l'école pour le samedi et le dimanche.

C'était une matinée d'octobre fraîche et claire. Josette, la sœur de Marc, était allée à l'école. Dès que sa mère, Madame Leclerc, finit la vaisselle, Marc et elle mirent leur chandail et coururent de l'autre côté du chemin de campagne, où Mme Meunier pendait sa lessive du lundi. Mariette, qui n'avait que cinq ans, accueillit Marc à grands cris.

Les enfants jouaient joyeusement près des fils à linge pendant que leurs mères conversaient. C'est alors que Mariette aperçut Josiane qui sortait de chez elle à côté. «Jouons à cache-cache, proposa-t-elle, voyons si Josiane pourra nous trouver.»

La main dans la main les petits amis traversèrent le jardin et allèrent se cacher dans le garage. Dans un coin, il y avait un énorme vieux réfrigérateur vide. Quelques jours auparavant, le père de Mariette avait enlevé les sacs de ciment qu'il y avait entreposés, et il ne l'avait pas encore rempli d'autres choses. Pour les deux enfants c'était la cachette idéale!

Ils s'y introduisirent tous les deux, mais lorsqu'il furent entrés, les lourdes portes se fermèrent derrière eux. Les deux enfants se mirent à crier à l'aide, martelant les portes et les murs de leur prison jusqu'à en perdre la voix, puis ils s'effondrèrent, pleurant de terreur et d'épuisement. Leurs vêtements étaient trempés par les efforts qu'ils avaient faits et les efforts qu'ils fai-

saient pour pouvoir respirer dans cette boîte chaude et sans air.

Soudain Mariette cessa de pleurer et dit: «Ne pleure pas, Marc. Prions.» Tandis que Marc essayait de retenir ses sanglots, Mariette commença une prière angoissée. Au même moment les mères des enfants, qui avaient été occupées à crier frénétiquement et à chercher partout leurs petits enfants dans le quartier décidèrent de jeter «encore une fois» un coup d'œil dans le garage.

Ce fut la voix de Mariette élevée en prière, et résonnant faiblement d'un coin sombre, qui amena la découverte des deux enfants et permit de leur sauver la vie.

Quelques années plus tard, Marc et plusieurs de ses amis décidèrent de voir si, en se tenant juste à l'extérieur du garage, ils pouvaient entendre l'un d'eux qui criait de toutes ses forces de l'intérieur de l'immense réfrigérateur. Des expériences répétées les obligèrent à reconnaître qu'il aurait été impossible d'entendre la voix de Mariette et de Marc si l'ouïe de leurs mères n'avait pas été «vivifiée» au moment exact de ce besoin extrême.○

Affaires magiques

PAR GEORGE D. DURRANT*

Avez-vous jamais vu une chaussette rouge et blanche d'un garçon de sept ans posée toute chiffonnée sur une chaise de couleur orange? Ou la blouse bleue d'une fillette de cinq ans tordue et nouée et fourrée entre les coussins d'un divan vert? Ou une paire de culottes grises pendant à une poignée de porte? Avez-vous déjà vu un pardessus jaune avec un vrai col de fourrure étendu sur une carpette rouge? Avez-vous vu un livre pourpre perché dans une position précaire sur un sommet de table? Ou un patin à roulettes posé les roues sur une chaise de cuisine?

Si vous aviez été chez les Rolain, un mercredi soir, juste à l'heure du coucher, vous auriez vu tout cela. Parce que c'est exactement ce que papa vit en allant dans la chambre de Gilles et d'André pour leur raconter leur histoire pour les endormir.

Quand il entra dans la chambre où les enfants étaient couchés dans leur lit, papa ferma rapidement et silencieusement la porte et dit:

— Je ne veux pas rompre le charme magique là-bas.

Les enfants ouvrirent les yeux tout grands.

Gilles dit:

— Qu'est-ce que tu . . .

Mais avant qu'il pût finir, papa mit le doigt sur les lèvres et dit:

— Chut! Si tu fais du bruit, ils risquent de s'arrêter.

— Qu'est-ce qui risque de s'arrêter? chuchota André.

— Les vêtements et les jouets et toutes les autres choses, dit mystérieusement papa. Souvenez-vous des vêtements que vous avez laissés sur la chaise orange, sur les coussins du divan vert, à la poignée de porte et sur la carpette rouge? Et les livres et les jouets qui étaient sur la table? Ils sont tous occupés à bouger: ils bougent magiquement dans l'air!

— Non, ils ne bougent pas, dit Gilles. Ils ne peuvent pas bouger. Ce ne sont que des vêtements, des jeux et des choses.

— Si, ils peuvent bouger, dit papa. Ils sont magiques, et quand personne ne les regarde, ils bougent. Les vêtements sales vont dans la buanderie et attendent pour être lavés. Les vête-

ments qui ne sont pas sales se retournent de tous les côtés à la recherche de l'endroit où ils doivent être pendus, et ils se pendent eux-mêmes; et les jouets sautillent à gauche et à droite jusqu'à ce qu'ils trouvent exactement l'endroit où ils doivent être, et puis ils sautent juste à leur place.

Les enfants regardèrent papa et sourirent.

— Tu dis des bêtises, papa. Nos vêtements ne peuvent pas bouger. Ils ne sont pas magiques.

— Alors comment peuvent-ils passer des nombreux endroits où vous les avez éparpillés aux endroits où ils sont censés être? demanda papa comme si tout cela était un grand mystère pour lui.

— C'est maman qui fait cela! cria André. Maman les ramasse et les met où ils doivent être.

— Oh! dit papa. Vous voulez dire que maman est magique?

— Non! dirent les enfants en riant. C'est simplement une «maman»; elle n'est pas magique. Elle fait seulement son travail.

— Vous voulez dire que c'est à maman à ramasser *vos* jouets et vos vêtements dans tous les endroits invraisemblables où vous les laissez? A mon avis, ce n'est pas le travail de maman, cela. Il me semble que si ce sont *vos* affaires, ce devrait être *votre* travail de les remettre à leur place. Et encore, si ce sont *vos* vêtements et vos affaires, il me semble que ce devrait être *votre* magie qui devrait les faire aller à la lessiveuse ou dans le placard ou là où ils doivent aller.

Puis les yeux de papa s'ouvrirent tout grands, comme si une pensée merveilleuse lui était venue à l'esprit.

— Dites donc, soyons magiques! Allons en douce dans l'autre chambre

pour faire de la magie pour maman. Prenons vos vêtements, vos jouets et vos livres sur le fauteuil, la carpette et les autres endroits où vous les avez laissés, courons et remettons-les à leur place.

Gilles, André et papa firent vite et en silence. Bientôt tout était mis là où cela devait être. Puis tous les trois se rendirent à l'endroit où maman était occupée à coudre.

— Maman, nous venons de voir des livres, des jouets et des vêtements magiques, dit papa.

Maman eut l'air de ne pas comprendre.

— Toutes nos affaires que nous avons laissés éparpillées partout ont sauté debout et se sont envolées où elles sont censées être, expliqua Gilles.

— Oui, dit André en gloussant de plaisir. Elles sont magiques, maman.

Maman courut dans toutes les places, puis mit les mains aux hanches et dit:

— Eh bien ça alors! Les jouets et les livres et les vêtements qui étaient éparpillés dans toute la maison ont disparu!

Elle ouvrit la porte d'entrée et demanda:

— Est-ce qu'un voleur est venu les prendre?

Puis elle regarda par la fenêtre et se demanda:

«Est-ce que le petit chien les a emportés?

Les enfants gloussèrent, et papa fit un clin d'œil. C'était amusant de faire marcher maman.

— Où pourraient-ils bien être? demanda maman en se grattant la tête.

— Viens voir, dit André. Tous allèrent dans la chambre des enfants. Gilles ouvrit son placard et montra ses pantalons à maman.

— Regarde, dit André, montrant le livre pourpre dans sa bibliothèque.

Maman avait l'air contente.

— C'est vrai que c'est de la magie! dit-elle. Vos affaires sont magiques. Toutes sont parties de l'endroit où vous les aviez laissées et sont venues se mettre exactement à l'endroit où elles devaient être.

André se mit à dire à maman que ce n'était pas magique, mais papa dit:

— Chut! Ne lui dites pas. Il faut que cela reste secret. Ce qu'ils firent.

Bientôt les enfants étaient de nouveau au lit. C'était passionnant d'avoir des vêtements magiques. Tout ce qu'il fallait c'était s'amuser un peu.

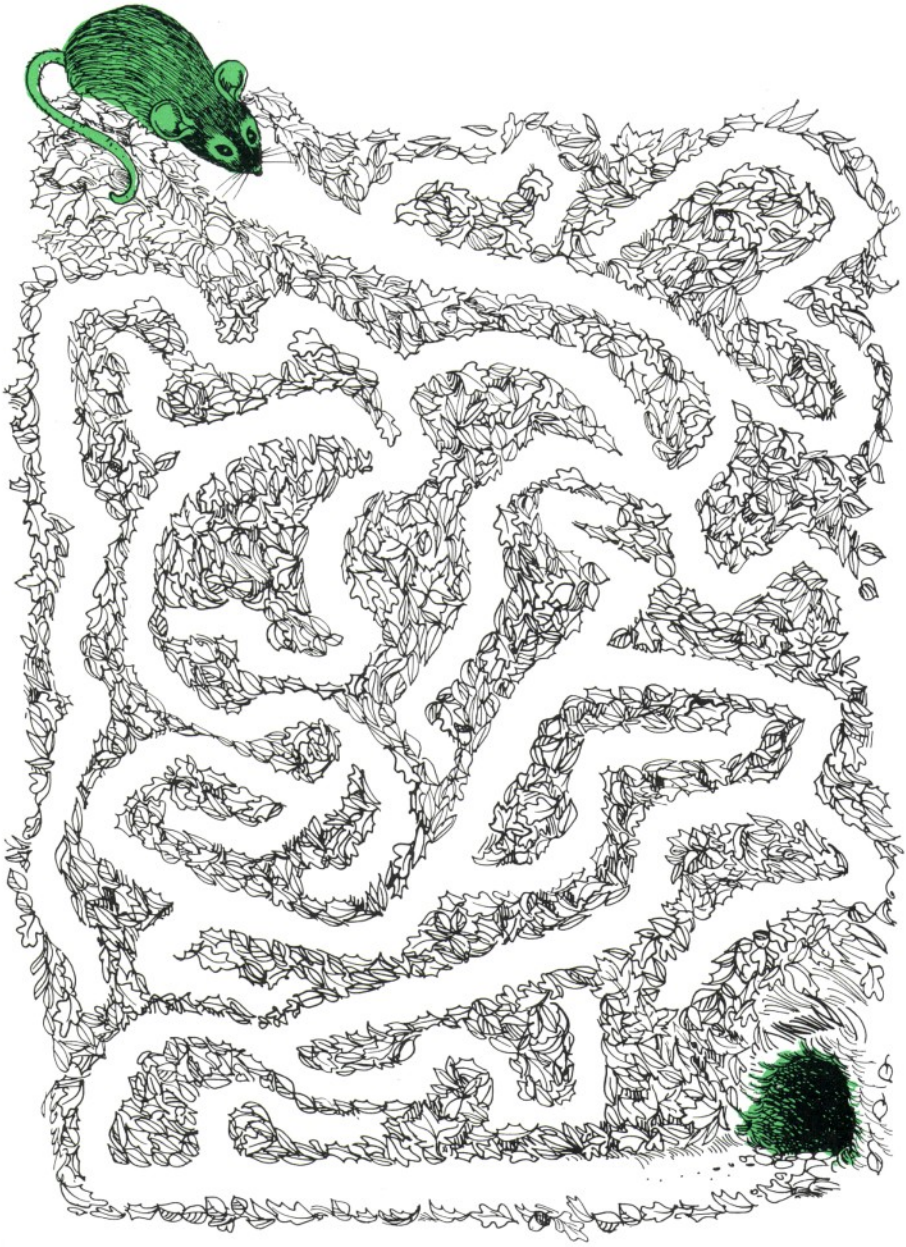
Si vous voulez un jour voir des chaussettes, des blouses des pantalons, des jouets et des livres éparpillés dans la maison, ne venez plus chez les Rolain, parce qu'ils ont des affaires magiques qui se mettent toujours à leur place.

Et vos affaires? Sont-elles magiques? Il suffit de s'amuser un peu pour avoir des affaires magiques. Essayez et vous verrez.

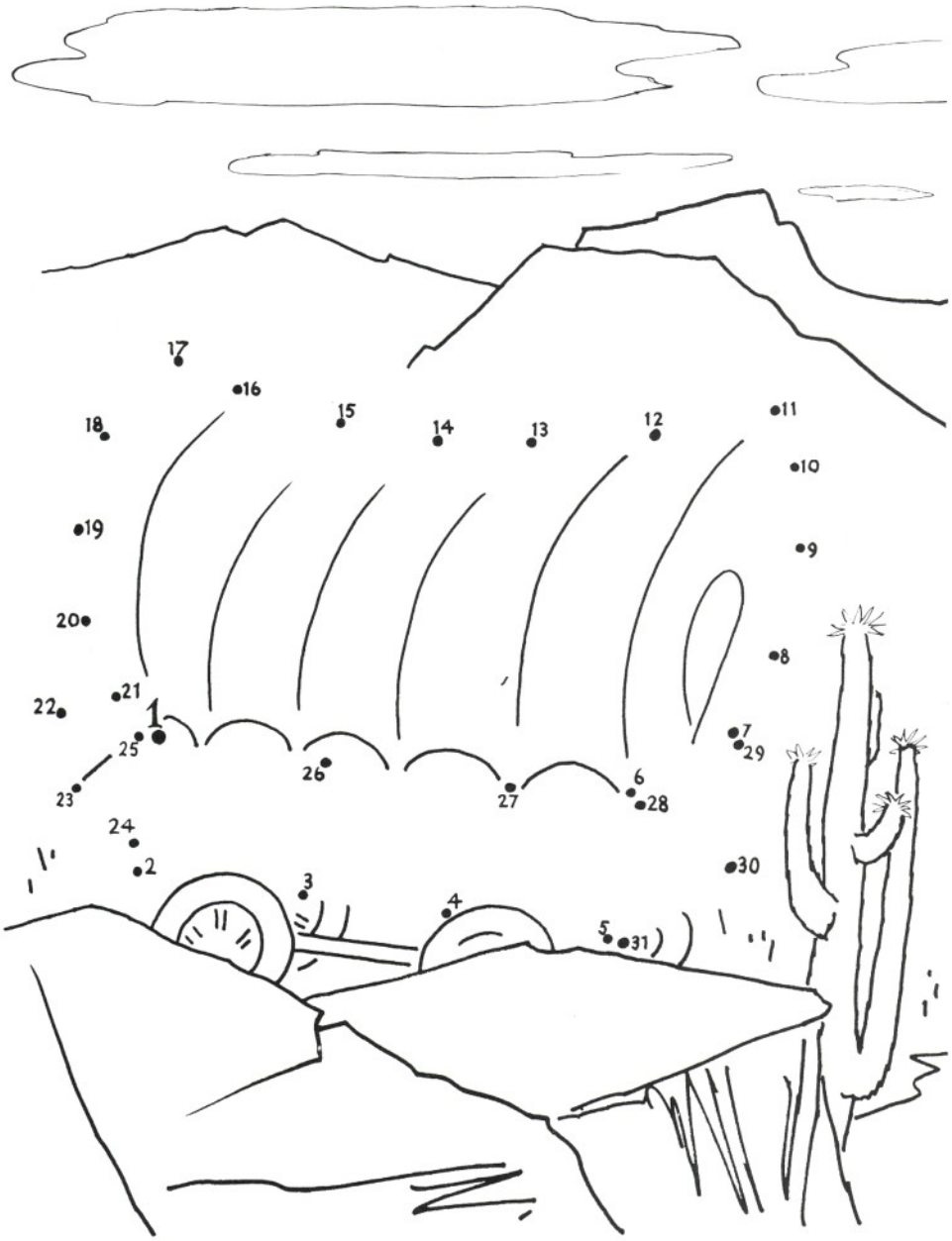
* George D. Durrant est secrétaire exécutif du comité de l'enseignement au foyer de la prêtrise et des Soirées Familiales et membre du comité d'écrivains des Soirées Familiales. Après avoir rempli, de 1953 à 1955, une mission en Grande Bretagne, il fit ses études à l'Université Brigham Youg et fut, avant sa nomination actuelle, directeur du programme des Lamanites pour L'Amérique du Nord et du Sud et les Iles Polynésiennes. Il est surintendant de la SAMJG de la Paroisse Impériale du pieu de Wilford (Utah). ○

M. Souris a bien des ennuis pour trouver sa demeure dans les tas de feuilles mortes. Suivez le dédale de chemins et aidez-le à trouver le bon sentier.

Ann Stacey



Suivez les points 1 à 31 pour voir ce qu'il y a ici.



surgi en Pierre, comme elle allait de nouveau surgir plus tard.

Lorsque le moment de sa mort approcha, le Seigneur apprit aux apôtres qu'il était sur le point de se séparer d'eux. Pierre exprima son dévouement personnel en faisant le vœu de donner sa vie pour Jésus. Mais Jésus, prévoyant la longue et dure route qui attendait le chef de ses apôtres, lui donna simplement cet avertissement: «... Simon, Simon, Satan vous a réclamés, pour vous cribler comme le froment. Mais j'ai prié pour toi, afin que ta foi ne défaille point; et toi, quand tu seras converti, affermis tes frères» (Luc 22:31-32).

L'expression «quand tu seras converti» prononcée à un moment aussi tardif, nous révèle quelque chose d'intéressant. Le sens est un peu plus clair dans une version moderne du Nouveau Testament où il est rendu par «quand tu auras fait volte-face». Cette traduction montre plus clairement qu'une formation spirituelle constante est essentielle, et que la foi peut fluctuer en dépit de son origine miraculeuse.

«Pais mes brebis»

Le désir habituel de Pierre de traiter les hommes à leur propre manière, c'est-à-dire par la force, se révéla de nouveau la nuit de l'arrestation de Jésus lorsqu'il attaqua Malchus en lui donnant un coup d'épée mal dirigé qui lui trancha une oreille. Lorsque ensuite Jésus guérit cet homme qui venait pour l'arrêter et se rendit humblement, cela dut paraître incompréhensible à Pierre (voir Jean 18:10-11; Luc 22:49-54).

Cette même nuit, comme Jésus l'avait prédit, la foi de Pierre ne suffit pas à l'empêcher de nier à trois reprises en quelques heures avoir connu le Sauveur condamné. Le remords et le repentir suivirent bientôt. Il fut écrasé par la prise de conscience du fait qu'il avait manqué une épreuve de foi, comme ce peut être le cas de tous ceux d'entre nous qui succombent à la peur de perdre une sécurité immédiate. Il s'en alla et pleura amèrement (voir Luc 22:56-62).

L'épreuve était loin d'être terminée. Luc nous dit explicitement que le Seigneur ressuscité apparut à Pierre, et tous les écrivains évangéliques rapportent plusieurs visites à des groupes dans lesquels se trouvait Pierre. Tous racontent que Jésus commanda en des termes clairs et sans équivoque que l'Evangile devait être prêché parmi toutes les nations et qu'il éclaira leur intelligence avant qu'ils ne fussent témoins de son ascension.

Mais les choses n'étaient pas encore claires pour Pierre. Il avait besoin d'être éveillé davantage aux responsabilités de sa conversion. Au lieu de s'en aller prêcher, Pierre retourna à son ancien métier de pêcheur. Après une nuit contrariante, une voix venant du rivage leur dit de jeter le filet à la droite du bateau. La pêche miraculeuse était l'indice, et on reconnut le Seigneur. Lors de la joyeuse réunion, tandis qu'ils mangeaient autour d'un feu, Pierre, réitérant à trois reprises son amour pour le Seigneur, reçut le commandement de paître ses brebis. Ce n'est qu'après cela qu'il assuma pleinement le rôle de dirigeant, répondant aux directives du Saint-Esprit.

L'obéissance: base de la conversion

Sa confiance grandit rapidement, dirigeant le processus du choix d'un autre apôtre et s'embarquant dans le travail missionnaire. Le jour de la Pentecôte, il prêcha la repentance et le baptême à des milliers de personnes et fut miraculeusement compris par une diversité d'étrangers qui ne parlaient pas sa langue. Il guérit les malades et témoigna d'un air de défi devant le souverain sacrificateur et ses pareils qu'il agissait au nom de Jésus-Christ de Nazareth qu'ils avaient crucifié et déclarait qu'il n'y avait aucun autre nom sous les cieux par lequel les hommes pussent être sauvés. Bien qu'ayant reçu l'ordre de ne pas prêcher, menacé et même battu, Pierre était enfin impavide et se réjouissait d'être digne de souffrir au nom du Seigneur (voir Actes 2:5).

La conversion de l'esprit et le pouvoir de diriger les activités semblaient s'être finalement alliés chez Pierre, mais les épreuves étaient loin d'être terminées. La suite de sa prédication couronnée de succès, de sa guérison des malades, et même de la résurrection des morts fut interrompue par la vision déconcertante d'aliments impurs et l'interprétation de la vision manifestée par le déversement du Saint-Esprit sur Corneille et d'autres Gentils. Le baptême de ces Gentils, qui s'ensuivit, produisit une crise chez les Saints, et Pierre dut apprendre une autre leçon et faire un autre pas dans le sens de cette progression qui persévère jusqu'à la fin et conduit à l'exaltation. Il lui fallut acquérir la conviction et le courage nécessaires pour assurer la défense d'une doctrine à laquelle s'opposaient violemment ses frères judéo-chrétiens (voir Gal. 2 et 3). La controverse avec les judaïsants, qui déchira presque la jeune Eglise, finit seulement lorsque l'intelligence de Pierre s'agrandit pour permettre la prédication d'un Evangile universel plutôt que celle d'une simple secte de Juifs (voir Actes 18).

Le service dévoué pendant toute la durée d'une longue et dure vie fut simultanément le résultat et la base de la conversion de ce grand homme. On ne connaît que peu de détails des années suivantes, mais alors qu'il approchait de la fin de sa mortalité, il voulait «tenir en éveil» les Saints en leur témoignant à nouveau d'un des grands événements de sa conversion, lorsqu'il fut témoin oculaire de l'événement où Jésus reçut de la gloire de la part de Dieu le Père et qu'une voix venant du ciel dit: «Celui-ci est mon Fils bien-aimé, en qui j'ai mis toute mon affection» (voir 2 Pierre 1:12-18).

Peu de personnes connaissent de grands miracles, mais la vie de Pierre enseigne que les miracles seuls ne suffisent pas à convertir. Ce sont plutôt la capacité de renouveler la foi après un affaiblissement, la volonté d'apprendre et de se repentir, de garder la porte ouverte à de nouvelles inspirations et le service dévoué qui persévère jusqu'à la fin, qui sont les moyens d'arriver à la conversion. Pierre lutta avec eux pendant des années tandis que la signification de l'Evangile se déployait devant lui. Le joug devint facile et le fardeau léger en chemin, non à cause de l'un ou l'autre miracle, mais par le processus de la conversion. ○

L'évêque président parle aux jeunes de:

Leur évêque

Clément d'Alexandrie écrivit une histoire apocryphe qui fut «transmise et conservée dans le souvenir». Elle raconte un incident où participait l'apôtre Jean. Au cours d'un de ses voyages missionnaires, Jean rencontra un jeune homme à qui il s'intéressa personnellement. Après avoir passé quelque temps dans cette région, Jean s'en alla, laissant aux dirigeants intéressés la mission de veiller sur ce jeune homme.

Peu de temps après, Jean fut rappelé dans la ville. A son arrivée, il s'enquit de son jeune ami. On lui dit que le jeune homme était mort.

— Comment et de quelle mort? demanda Jean.

On lui répondit:

— Il est mort à Dieu! Car il s'est révélé méchant et sans scrupule, bref, un brigand; et maintenant, au lieu de l'Eglise, il a pris la montagne, avec des disciples qui lui ressemblent.

Jean demanda alors un cheval. «A l'instant même . . . il s'éloigna . . . de l'église et arrivant aux avant-postes des brigands, fut capturé sans lutte ni résistance, mais s'écriant:

«— C'est pour cela que je suis venu. Conduisez-moi à votre chef.

«Le chef l'attendait dans son armure, mais quand il reconnut Jean qui s'approchait de lui il fut couvert de honte et fit demi-tour pour fuir. Mais Jean le poursuivit aussi vite qu'il le put, oubliant son âge, s'écriant:

«— Pourquoi, mon fils, fuis-tu devant ton propre père, sans armes, âgé comme il est? Aie pitié de moi . . . Ne crains pas . . . arrête! Crois! Le Christ m'a envoyé!

«Mais lui, en entendant ses paroles demeura tout d'abord les yeux baissés, puis jeta loin ses armes, et, tremblant, se mit à pleurer amèrement et embrassa le vieillard quand il arriva jusqu'à lui, suppliant et gémissant . . . mais l'apôtre tenant sa parole . . . le ramena à l'église et pria pour lui . . . et luttant avec lui en des jeûnes fervents . . . ne partit, dit-on, que lorsqu'il l'eut rendu aux Saints de l'Eglise.» (Clément d'Alexandrie, Quis Divinitus Salv., chapitre 42.)

C'est l'exemple émouvant de la sollicitude qui existait pour les jeunes de l'Eglise, même à l'époque des premiers apôtres. Dans l'Eglise d'aujourd'hui, le souci pour les jeunes est aussi personnel et aussi intense. A propos de cet intérêt, l'appel d'évêque a une signification spéciale. Il est président de la Prêtrise d'Aaron et, comme tel, est spécialement responsable et se soucie tout particulièrement des jeunes gens et des jeunes filles de la paroisse.

Les jeunes de l'Eglise ont la responsabilité d'être proches de leur évêque, de suivre ses conseils et d'honorer ses directives. L'appel est un appel très important et très sacré dans l'Eglise, et les hommes qui sont appelés comme évêques sont des hommes spéciaux. Ce sont des hommes que le Seigneur a appelés via les serviteurs qu'il a désignés. Et s'ils ont leur métier quotidien comme plombiers, fermiers, professeurs ou médecins, ce sont des hommes appelés de Dieu.

Paul a décrit les caractéristiques d'un évêque. Il écrivit:

«Il faut donc que l'évêque soit irréprochable . . . sobre, modéré, réglé dans sa conduite, hospitalier, propre à l'enseignement. Il faut qu'il ne soit ni adonné au vin, ni violent, mais indulgent, pacifique, désintéressé. Il faut qu'il dirige bien sa propre maison, et qu'il tienne ses enfants dans la soumission et dans une parfaite honnêteté; car si quelqu'un ne sait pas diriger sa propre maison, comment prendra-t-il soin de l'Eglise de Dieu? Il ne faut pas qu'il soit un nouveau converti, de peur qu'enflé d'orgueil il ne tombe sous le jugement du diable. Il faut aussi qu'il reçoive un bon témoignage de ceux du dehors, afin de ne pas tomber dans l'opprobre et dans les pièges du diable» (1 Tim. 3:2-7).

Les évêques d'aujourd'hui doivent, eux aussi, être irréprochables, sobres, modérés, réglés dans leur conduite, hospitaliers, propres à l'enseignement et patients. Ce sont des hommes devant qui on peut porter les problèmes ou les questions que l'on a; ce sont des hommes inspirés et pleins de sagesse. Ce sont des hommes dévoués. Ils passent bien des heures par semaine entièrement dévoués à leur appel.

L'évêque est le père spirituel de la paroisse, chargé du soin des nécessiteux, responsable des finances de la paroisse et juge ordinaire de son peuple. Son appel est extrêmement important et extrêmement sacré.

Pour travailler efficacement, l'évêque a besoin de la loyauté et de la confiance des jeunes de sa paroisse. Soutenir votre évêque n'est pas seulement une obligation sacrée, c'est aussi une grande occasion. Dans le Livre de Mormon, nous lisons que Léhi demanda à ses fils de retourner à Jérusalem pour se procurer les plaques auprès de Laban. Parlant à son fils, Néphi, Léhi dit:

«C'est pourquoi, le Seigneur m'a commandé que toi et tes frères, vous alliez à la maison de Laban, cherchiez les annales et les apportiez ici dans le désert.

«Et maintenant, voici, tes frères murmurent, disant que ce que j'exige d'eux est dur; mais voici ce n'est point moi qui l'exige d'eux, c'est un commandement du Seigneur.

«Va donc, mon fils, et tu seras favorisé de Dieu, parce que tu n'as pas murmuré.

«Et moi, Néphi, je dis à mon père: J'irai et je ferai ce que le Seigneur a commandé, car je sais que le Seigneur ne donne aucun commandement aux enfants des hommes, sans leur préparer la voie pour qu'ils puissent accomplir ce qu'il leur commande.

«Et quand mon père eut entendu ces paroles, il fut extrêmement réjoui, car il savait que j'avais été béni du Seigneur» (1 Néphi 3:4-8).

Le jeune homme ou la jeune fille qui obéit sans murmurer aux avis de son évêque récoltera, comme Néphi, les bénédictions promises à ceux qui suivent les avis des serviteurs désignés par le Seigneur. L'évêque de votre paroisse s'intéresse à votre bien-être; il se soucie de vous. Ecoutez ses avis et vous verrez qu'il est véritablement un homme appelé de Dieu. ○

FRÉRE HUGH B. BROWN
du Conseil des Douze

Le témoignage

Lorsque l'on témoigne au tribunal, on peut faire une déclaration ou une affirmation solennelle, ou donner son témoignage sous serment. Dans ce dernier cas, si on ne dit pas la vérité, on peut être accusé de parjure.

Quand on rend témoignage de la véracité de l'Evangile, on fait également une déclaration ou une affirmation solennelle, mais la source de la connaissance que l'on a n'est pas la même que celle sur laquelle on se base quand on est témoin au tribunal. Cela n'a peut-être pas grand-chose ou même rien à voir avec les cinq sens. En fait, un véritable témoignage de l'Evangile, le témoignage que Dieu existe, que c'est une personne et que Jésus de Nazareth est son Fils résulte de la révélation et est une question grave et sacrée.

Au tribunal, les ouï-dire ou les preuves indirectes ne sont pas admissibles quelle que soit l'intégrité du témoin qui les présente. Il doit limiter ses preuves à ce qu'il sait personnellement être vrai. Si tous les membres de l'Eglise doivent respecter, soutenir et suivre les enseignements des autorités de l'Eglise, nul ne doit accepter une déclaration et baser son témoignage dessus, peu importe qui l'a fait, avant d'avoir découvert, par un examen soigneux et bien mûri, qu'il est vrai et valable; alors ses déductions logiques peuvent être confirmées à son esprit par l'esprit de révélation, parce que la conversion véritable doit venir du dedans. De même, les membres de l'Eglise ne doivent pas se laisser aller à la désillusion et jeter l'Eglise par-dessus bord parce qu'ils ne sont pas assurés de tous les principes de l'Evangile.

Toutes les bénédictions de Dieu sont le résultat de l'obéissance aux lois sur lesquelles elles sont basées. Cette règle, ou loi, s'applique à l'acquisition d'un témoignage de l'Evangile ou de tout sujet apparenté. Toute personne responsable peut acquérir un témoignage si elle obéit aux lois sur lesquelles la réception d'une telle connaissance est basée. Mais ici, comme ailleurs, il y a certaines conditions requises, que l'on peut indiquer en gros comme suit:

1. Le chercheur doit désirer connaître la vérité de l'Evangile ou de ce qu'il recherche.
2. Il doit étudier et apprendre tout ce qui est possible qui a trait au sujet. Dans Jean 5 : 39, nous lisons: «Vous sondez les Ecritures, parce que vous pensez avoir en elles la vie éternelle.» Et les Doctrine et Alliances 1:37 nous commandent: «Sondez ces commandements.»
3. Le chercheur doit pratiquer les principes et les vérités qu'il apprend et accorder sa vie sur eux. Le Sauveur a dit: «Ma doctrine n'est pas de moi, mais de celui qui m'a envoyé. Si quelqu'un veut faire sa volonté, il connaîtra si ma doctrine est de Dieu, ou si je parle de mon chef» (Jean 7:16, 17).
4. Il doit constamment prier le Père et manifester de la foi afin que la vérité soit manifestée par révélation grâce au Saint-Esprit.

Moroni nous dit que «par le pouvoir du Saint-Esprit vous pouvez connaître la vérité de toutes choses» (Moroni 10:3-5).

Quand l'apôtre Pierre répondit à la question du Christ sur le point de savoir qui il était, lui, le Sauveur, il avait l'esprit de révélation, et Jésus lui dit: «Tu es heureux, Simon, fils de Jonas; car ce ne sont pas la chair et le sang qui t'ont révélé cela, mais c'est mon Père qui est dans les cieux» (Matthieu 16:17).

Ceci confirme l'affirmation que les hommes peuvent recevoir des révélations directes et personnelles s'ils apprennent les conditions préalables nécessaires et y conforment leur vie.

Quand on parle aux membres de la Société de Secours, on s'adresse à celles qui édifient les foyers de nos communautés et de l'Eglise. Tout foyer a un esprit et cet esprit dépendra dans une grande mesure du témoignage que la mère a de la divinité de l'œuvre dans laquelle nous sommes engagés. Ceci met en relief à quel point il est important qu'elle acquière un témoignage et dirige, sous l'inspiration du Saint-Esprit, les affaires du foyer et la vie de ses enfants, se souvenant toujours des rapports qui existent entre le Seigneur et ses enfants.

En d'autres termes, la mère doit avoir une grande foi, foi en Dieu, foi en elle-même et en son compagnon, et foi dans le triomphe ultime de la justice,

une foi qui se hasarde au-delà de la connaissance et par laquelle elle peut être à même d'affronter les épreuves de la vie pratique et de l'expérience religieuse. Elle sera guidée par des impératifs intellectuels aussi bien que moraux. Une mère qui a un témoignage vivra par conséquent une vie juste, une vie que les enfants peuvent imiter en toute sécurité; le genre de vie qui est inspiré et dirigé par le Saint-Esprit dont elle recherchera constamment la compagnie.

Bien entendu la connaissance que la mère acquiert dans sa recherche d'un témoignage l'aidera beaucoup à gouverner son foyer. Mais cette connaissance doit être observée et incorporée dans la vie quotidienne des intéressés. Celui qui connaît les préceptes et néglige d'y obéir est comme celui qui allume une bougie dans les ténèbres et puis ferme les yeux.

Une maison n'est un foyer que si elle contient de la nourriture et du feu pour l'esprit aussi bien que pour le corps. Afin de fournir cette nourriture et ce feu, la créatrice du foyer doit avoir les ingrédients qui comprennent et dépendent de la force du témoignage tant du père que de la mère.

L'apôtre Pierre nous a donné une liste de vertus dans 2 Pierre 1:5-7:

«A cause de cela même, faites tous vos efforts pour joindre à votre foi la vertu, à la vertu la science, à la science la tempérance, à la tempérance la patience, à la patience la piété, à la piété l'amour fraternel, à l'amour fraternel la charité.»

Alma rend témoignage comme suit:

«Et ce n'est pas tout. Croyez-vous que je ne connaisse pas ces choses moi-même? Voici, je vous atteste que je sais que ces choses dont j'ai parlé sont vraies. Et comment supposez-vous que je sais qu'elles sont vraies?

«Voici, je vous le dis, elles me sont révélées par l'Esprit saint de Dieu. Voici j'ai jeûné et prié de nombreux jours pour connaître ces choses par moi-même. Et maintenant, je sais, par moi-même, qu'elles sont vraies; car le Seigneur Dieu me les a manifestées par son Esprit saint; et c'est l'esprit de révélation qui est en moi» (Alma 5:45-46).

A notre époque où il y a tant de foyers brisés, il est plus que temps que nous cessions de bâtir de simples maisons et que nous commencions à reconstruire les foyers brisés et à jeter des bases sur lesquelles on pourra fonder des foyers futurs durables. Quand grand-père et grand-mère se sont pris mutuellement pour le meilleur et pour le pire, lorsque les choses allaient mal, comme c'était généralement le cas, tous deux en tiraient le meilleur parti possible. Leur mariage dura soixante ans ou plus parce qu'ils savaient que l'heure la plus sombre ne durerait que soixante minutes. Trop nombreux sont ceux qui, aujourd'hui, contractent mariage en laissant grande ouverte la porte pour fuir, et cette porte conduit à l'instance en divorce. La grande liberté que l'on connaît aujourd'hui exige une maîtrise de soi et une constance stabilisante tout comme les branches exigent des racines. A notre époque complexe d'agitation et de vitesse, nous sommes parfois tous oppressés par des tensions. Le témoignage de l'Evangile fournit l'étayage spirituel sans lequel la vie humaine ne conduit qu'au naufrage. Les impressions les plus efficaces et les plus durables de la vie se reçoivent au foyer quand celui-ci est gouverné par des parents qui savent et rendent témoignage que Dieu est un être réel et personnel, que Jésus est le Christ et que l'Evangile a été rétabli.

«Le témoignage est comme une flèche tirée par un grand arc. Sa force dépend de la puissance de la main qui le tend. (Bacon[1].)

L'apôtre Paul, écrivant aux Saints hébreux, dit:

«Car cette bonne nouvelle nous a été annoncée aussi bien qu'à eux; mais la parole qui leur fut annoncée ne leur servit de rien, parce qu'elle ne trouva pas de la foi chez ceux qui l'entendirent» (Hébreux 4:2).

Il est dit du Maître que, lorsqu'il revint à Nazareth, il n'accomplit pas beaucoup de miracles à cause de leur incrédulité. Toutes les espérances, les horizons, les mobiles qui ont été donnés à l'homme dépendent de la foi en Dieu.

Notre conviction est plus importante que notre vie si ces convictions résultent de témoignages révélés. Nous avons besoin du genre de courage, produit de la foi, qui nous permettra de nous tourner triomphalement vers l'est à la tombée de la nuit, avec la calme assurance que l'aube suivra assurément le crépuscule.

Nous devons regagner et conserver cette foi rude et confiante des pionniers mormons. Chacun de nous reçoit une torche tandis qu'il cherche à voir le chemin devant lui, afin d'allumer les lampes des autres.

Toute grande entreprise commence et fait son premier pas dans la foi. Notre travail doit être accompli avec la foi dans l'avenir, car au cours de sa vie, on ne voit pas grand-chose du fruit de ses labeurs.

Nous avons constamment besoin de la chaleur, de l'ardeur et de la puissance de la foi qui soutiendra et sera soutenue par notre témoignage de l'Evangile.

Tennyson[2] a dit:

«La foi voit briller le meilleur au travers du pire; elle sent que le soleil est caché mais pour une nuit seulement; elle aperçoit l'été dans le bourgeon de l'hiver; elle goûte du fruit avant que les fleurs ne tombent; elle entend l'alouette dans l'œuf muet; elle trouve la source là où les autres gémissent: «Mirage!».

Et encore: «Ne pensez pas que la foi par laquelle vivront les justes est un credo muet, une carte correcte du ciel. Bien moins encore un sentiment cher et fugitif, un don irréfléchi ôté aussitôt qu'il a été donné. C'est une affirmation et un acte qui commande à la vérité éternelle de présenter les faits.»

La foi fait maintenir des convictions raisonnables dans des domaines qui se situent au-delà d'une démonstration définitive et jeter sa vie sur ces convictions comme si elles étaient réellement vraies. Le témoignage de l'Evangile développe et soutient une telle foi.

Robert Louis Stevenson[3] a dit: «Je crois en la décence ultime des choses et si je m'éveillais en enfer, j'y croirais encore.»

Il y a beaucoup de gens pour faire ce qui est possible. Vous pouvez les engager au prix de cent dollars par mois. Les récompenses sont pour ceux qui font l'impossible. Si une chose peut être faite, l'expérience et l'adresse peuvent la faire, si elle ne peut être faite, seule la foi peut l'accomplir. La

science et la religion reposent toutes deux sur la foi pour inspirer chaque pas en avant. Toute aide divine dépend de la présence de la foi chez l'homme. Il y avait constamment sur les lèvres du Sauveur des mots comme ceux-ci:

«Prends courage, ta foi t'a guéri. Qu'il te soit fait comme tu le désires selon ta foi. Ta foi t'a sauvé.»

La vie de l'homme interprétée et motivée par la foi religieuse est merveilleuse mais, dépouillée de l'interprétation de la foi, la vie perd son sens le plus élevé et ses espérances les plus nobles.

«Ayons la foi que la justice donne la force et dans cette foi osons faire notre devoir jusqu'à la fin . . . (Abraham Lincoln)[4].

«Que ce soit le premier janvier ou le 31 décembre, la foi est un bon mot de la fin» (Robert Louis Stevenson).

«La poésie c'est la foi, la foi que les côtés convergents de la pyramide s'inclinent vers un sommet, que nous puissions le voir ou non» (Ralph Waldo Emerson)[5].

En dépit de toute notre science, nous devons affronter chaque jour comme Paul affronta son voyage à Rome, «ne sachant pas ce qui m'y arrivera» (Actes 20:22). La foi constante et fortifiante de Paul était soutenue et affermie par son témoignage inspirant.

Toutes les membres de la Société de Secours, toutes les mères en Israël ont besoin du témoignage — et peuvent l'obtenir — que Dieu vit et qu'elles sont membres d'une Eglise vivante, d'une Eglise croissante tournée vers l'avenir, où les idées nouvelles et de nouvelles manières de faire les choses prédominent dans leur vie et ne laissent pas de place à une vie mesquine ni à la paralysie du scepticisme.

Le témoignage de Pierre est inspirant quand il répond à la question du Christ: « . . . qui dites-vous que je suis?» Il dit: «Tu es le Christ, le Fils du Dieu vivant» (Matthieu 16:15-16). Ce témoignage jaillit d'un cœur débordant, rendu humble par son récent reniement et rendu plus glorieux encore par son propre esprit indomptable. C'est ce désir émouvant de faire la volonté de notre Père qui poussa les pionniers à supporter les affronts et les reproches de leurs semblables et à s'associer volontairement avec les gens appelés Saints des Derniers Jours ou Mormons.

Le Sauveur fut heureux du témoignage de Pierre qui lui avait été révélé non pas par la chair et par le sang, mais par notre Père céleste et prouvait son amour et le développement de son esprit à mesure qu'il comprenait mieux le plan de l'Evangile. Nous aussi pouvons passer par des vallées de faiblesse et des collines de doute dans notre tentative d'escalader les montagnes de la foi et d'obtenir le témoignage de la vérité.

Le témoignage durable et souvent répété de la véracité de l'Evangile, rendu par les mères au foyer, est un bastion non seulement pour elles personnellement, mais pour leurs familles et pour tous ceux dont elles touchent la vie.

Du fait du témoignage des officiers et des membres de la Société de Secours que Dieu est un être réel et personnel et qu'elles comprennent les rapports entre Dieu et l'homme, cette organisation mondiale de femmes a adopté comme slogan la charité (l'amour) (voir 1 Cor. 13).

Frank Crane a dit:

«La charité conventionnelle laisse tomber des sous dans la sébile du mendiant, porte du pain aux affamés, distribue des vêtements aux nus; la charité réelle, qui est un autre nom de l'amour, se met en devoir de supprimer les situations qui créent la mendicité, la famine et la nudité. La charité conventionnelle joue les cornes d'abondance; l'amour essaie de créer des lois qui donneront un emploi à tous de sorte qu'ils n'aient pas besoin de la corne d'abondance. La charité conventionnelle accepte pieusement les choses telles qu'elles sont et aide les malheureux; l'amour actif va dans la législature et change les choses.

«La charité peut écraser la mouche; l'amour nous pousse à supprimer les tas d'ordures où les mouches se multiplient.

«La charité donne de la quinine pour la malaria; l'amour assèche les marécages.

«La charité envoie des chirurgiens, des ambulances et des infirmières au combat; l'amour fraternel lutte pour assurer l'internationalisme qui empêchera la guerre.

«La charité suppose que les institutions et les coutumes mauvaises sont la volonté de la providence divine, et travaille dans les larmes à soigner les épaves; l'amour considère l'injustice, où qu'elle soit, qu'elle soit fortifiée par la coutume et respectable ou non, comme l'œuvre du diable et l'attaque vigoureusement.»

La meilleure partie du genre humain ne veut ni aide, ni faveur, ni charité; elle veut avoir une chance égale et un traitement équitable.

Henry Wadsworth Longfellow a dit:

«Le peu que j'ai vu du monde m'enseigne à considérer les erreurs des autres avec affliction et non avec colère. Quand je prends l'histoire d'un pauvre cœur qui a péché et souffert, et que je pense aux luttes et aux tentations qu'il a traversées, les brèves pulsations de joie, l'inquiétude fiévreuse de l'espérance et de la crainte, la pression du besoin, l'abandon des amis, je laisserais avec plaisir l'âme errante de mon semblable à celui des mains duquel elle est venue.»

Certains d'entre nous, lorsqu'ils se trouvent dans des postes de présidence dans l'Eglise, des postes de direction dans les affaires, dans l'exercice de la loi ou dans le commandement d'hommes à l'armée, se sont trouvés dans la nécessité d'intenter des procès, de faire des enquêtes et de juger leurs semblables. Souvent, dans de tels cas, lorsque les collègues ou les conseillers ont tenu à ce qu'on examine par le menu la vie et les défauts de l'accusé, j'ai moi-même été enclin à éviter tout jugement hâtif en imaginant qu'une bande filmée de ma propre vie était glissée en-dessous de la lentille du microscope. Combien de fois, dans de telles occasions, la «poutre» n'a-t-elle pas effacé la «paille» et la «première pierre» n'a-t-elle pas été retenue parce que je n'étais pas digne de la jeter.

S. E. Kiser a imaginé qu'un jour au paradis deux anges, rayonnants, se promenaient sur le trottoir d'ambre qui longe les rues d'or. Ils se rencontrèrent, se regardèrent dans les yeux, puis laissèrent tomber leur harpe, stupéfaits, et demeurèrent muets de surprise. D'autres anges vinrent, et comme ils s'attardèrent près d'eux, ils les entendirent tous deux s'excla-

mer ensemble: «Ben, ça alors! Comment es-tu arrivé ici?»

Le Dr Benjamin Johnson ajoute: «Dieu lui-même, monsieur, n'entend pas juger l'homme avant la fin de ses jours; pourquoi le ferions-nous?» Et Dante demande: «Oh hommes mortels, veillez à ne pas juger.»

Les officiers de la Société de Secours doivent refuser de choisir entre le fanatisme flamboyant et la reddition sentimentale. Que la conviction personnelle et la tolérance généreuse se rencontrent et fusionnent. L'esprit de témoignage permet de tolérer les faiblesses et les erreurs des autres, car il souligne la fraternité des hommes.

Un livre de Phillips Brooks sur la tolérance cite six espèces de tolérance:

Premièrement, la tolérance d'indifférence pure. Nous pouvons être tolérants parce que nous nous en moquons, parce que le problème ne nous concerne pas.

Deuxièmement, la tolérance par politique. Nous pouvons être tolérants parce que nous pensons que nous perdrions plus que nous n'en gagnerions en luttant contre un homme ou une mesure.

Troisièmement, la tolérance de l'impuissance. Nous pouvons être tolérants parce que nous sommes conscients que l'ennemi est maître du terrain et que la résistance sera futile.

Quatrièmement, la tolérance du respect pur de l'homme. Nous pouvons être tolérants parce que nous respectons même le droit qu'a l'homme de mal penser, parce que nous sommes d'accord avec Voltaire quand il écrivait à Helvétius, le philosophe français: «Je désapprouve ce que vous dites, mais je défendrai jusqu'à la mort votre droit de le dire.»

«Cinquièmement, la tolérance de la sympathie spirituelle. Nous pouvons être tolérants parce que nous éprouvons une camaraderie spirituelle avec l'homme dont le but est bien même si sa proposition est fausse.

«Sixièmement, la tolérance d'une perspective plus vaste de la vérité. Nous pouvons être tolérants parce que nous avons pris conscience du fait que la vérité est plus vaste que la conception qu'un homme peut en avoir, même si nous sommes l'homme en question.

«Les trois premières espèces de tolérance sont mesquines; les trois dernières sont splendides.»

«La vraie tolérance, dit Brooks, consiste en l'amour de la vérité et l'amour des hommes, chacun porté à sa perfection et tous deux vivant en accord mutuel parfait.» Mais ce n'est pas là une réalisation facile.

A notre époque d'égoïsme et de cupidité, de contrôle des naissances et de stérilité, de divorce facile, de foyers brisés et de délinquance juvénile, à notre époque d'amusements bon marché, d'oisiveté et de manque de discipline, il est bon de rechercher les valeurs fondamentales, d'attirer l'attention sur le fait que le foyer est l'institution la plus fondamentale de la nation et que les mères sont les premiers professeurs dans cette école qui bâtit la personnalité. Enseignons aux jeunes filles du pays que l'état de femme est glorifié par l'état de mère. Une femme qui a le témoignage de l'Evangile affrontera avec dignité les exigences de la construction d'un foyer.

La maternité est l'inscription placée sur la porte par laquelle passent les esprits pour entrer dans le royaume des hommes mortels, et ce sera le mot de passe de la femme pour être admise dans les domaines de gloire les plus sublimes. Le Fils de Dieu a sanctifié et glorifié cette inscription lorsqu'il s'est incliné pour traverser cette porte et appela «Mère» une femme mortelle. Comme il est important que toute mère ait un témoignage de lui et collabore avec lui dans l'œuvre constante de rédemption.

Le président McKay a dit:

«La maternité est dans le monde l'élément par excellence qui constitue l'exemple le plus véridique des vertus divinement données de la création et du sacrifice. Bien qu'elle amène la femme aux portes de la mort, la maternité la conduit aussi dans le domaine par excellence des sources de la vie et la fait partenaire avec le Créateur dans la mission de conférer la vie mortelle aux esprits éternels. Les artistes peuvent rendre réelles des perspectives nouvelles; les poètes expriment des pensées qui n'étaient pas encore connues ou revêtent les pensées anciennes d'un vêtement plus convenable; les ingénieurs peuvent transformer les déserts en champs abondants et les remplir de villes cossues et de villages prospères; les savants peuvents découvrir de nouveaux éléments, et en les combinant de diverses manières créer des moyens contribuant soit au progrès ou à la destruction — tous ceux-ci sont dans une certaine mesure révélateurs de choses inconnues. Mais la mère qui, conformément à la loi éternelle, met au monde un esprit immortel, occupe le premier rang dans le domaine de la création.» (Gospel Ideals, p. 656.)

Tous ceux qui ont reçu le témoignage de l'Evangile par la révélation sont autorisés, chargés, requis, d'enseigner l'Evangile sous l'inspiration de cet esprit par lequel il est venu.

Je cite et recommande l'appel que fait sœur Zina Y. C. Brown dans son poème en prose:

«La femme exaltée»:

Filles de Sion, mères d'hommes, gardez fermement ces dons de votre grand appel,

De peur qu'elles ne se perdent, ces perles sans prix de pureté et de dessein sacré.

Ne savez-vous pas que votre place est aux côtés, et non en dessous,

De ce compagnon à qui le Seigneur vous a données?

Femme exaltée, première à pardonner et dernière à abandonner,

Prêtresse, reine,

Remercie ton Dieu qui t'a faite ainsi,

Que tu sois née

Femme.»

1 Francis Bacon 1561–1626, homme d'Etat, savant et écrivain anglais.
2 Alfred Tennyson, 1809–1892, poète anglais.
3 Robert Louis Stevenson, 1850–1894, romancier, essayiste et poète écossais.
4 Abraham Lincoln, 1809–1865, sixième président des Etats-Unis.
5 Ralph Waldo Emerson, 1803–1882, essayiste, poète et philosophe américain.
6 Philipps Brooks, 1835–1893, évêque épiscopalien américain.

FRÈRE THOMAS S. MONSON
du Conseil des Douze

Comment

Lorsque le Sauveur donna l'ordre: «Allez, faites de toutes les nations des disciples» (Matt. 28:19), la responsabilité écrasante de communiquer efficacement devint quelque chose de réel. Depuis le rétablissement de l'Evangile dans notre dispensation, des millions de dollars, d'innombrables heures de temps et des efforts persévérants ont accompagné l'occasion de proclamer le message de la bonne nouvelle.

Afin de communiquer efficacement, notre Eglise a créé les ressources que sont le Deseret News, l'Improvement Era et d'autres magazines de l'Eglise, la radio, la télévision et les émissions sur ondes courtes.

L'écrasante responsabilité de toucher et de motiver chaque personne devient plus apparente lorsque nous pensons au niveau des individus. Etudions les conséquences lorsque nous échouons dans notre but. L'article suivant est extrait du Deseret News:

«ADOLESCENT CONDAMNÉ A LA PRISON A VIE . . .

Las Vegas (AP) — Lundi, après avoir plaidé coupable, un adolescent de seize ans a été condamné à trois peines consécutives de prison à vie pour avoir assassiné trois employés de banque.

«Le jeune homme était accusé d'avoir abattu le directeur d'une banque et deux employés lors d'un hold-up qui rapporta 35 000 $.»

Le jeune ainsi condamné était baptisé et fut confirmé membre de l'Eglise à l'âge de huit ans. Il allait à l'Ecole du Dimanche et à la Primaire, et détenait la Prêtrise d'Aaron. En apprenant les meurtres, son évêque déclara tristement: «En quoi n'avons-nous pas pu communiquer avec lui?»

La communication ne signifie pas simplement dire ou entendre quelque chose. Jamais dans le cours de l'histoire tant de gens n'en ont su autant sur ce qui se passe dans le monde. La communication dans son vrai sens signifie une communion, le partage d'idées et de sentiments. Le mot vient du latin *communico*, «partager», et la communication est «l'acte de partager ou de donner une part de quelque chose».

On a défini le terme communiquer comme «l'art d'informer et de persuader les autres». La capacité de communiquer n'est pas quelque chose d'inné. Nous devons l'apprendre et la gagner, souvent à la dure.

Nous avons un problème de communication lorsque nous faisons la guerre aux puissances de l'adversaire et nous efforçons d'aider les membres de l'Eglise à vivre les principes de l'Evangile.

Je suppose que nous pouvons trouver de la consolation dans le fait que le Maître avait ses problèmes de communication, en dépit du fait qu'il posséda une grande compréhension des gens. Un jour, Jésus parlait depuis un bateau à une grande multitude rassemblée sur la plage. Dans le courant de son discours, il raconta la parabole du semeur. Lorsqu'il eut fini, les disciples lui demandèrent: «Pourquoi leur parles-tu en paraboles?» Il leur répondit: «Parce qu'il vous a été donné de connaître les mystères du royaume des cieux, et que cela ne leur a pas été donné (Matt. 13:10-11).

Puis il dit que ces personnes avaient endurci leurs oreilles et fermé leurs yeux. «Mais heureux sont vos yeux parce qu'ils voient, et vos oreilles, parce qu'elles entendent» (Matt. 13:16). Il continua alors son sermon, racontant plusieurs autres paraboles.

Les disciples étaient probablement trop embarrassés pour interrompre de nouveau, parce que Jésus leur avait dit qu'il leur était donné de comprendre les mystères des cieux. Mais lorsque les multitudes furent parties, «ses disciples s'approchèrent de lui et dirent: Explique-nous la parabole . . .» (Matt. 13:36).

Si le Maitre se trouva dans la nécessité de répéter et d'expliquer pour obtenir une communication efficace, je crois que nous ne devons pas nous sentir découragés lorsque nous ne communiquons pas efficacement lors du premier communiqué.

La communication efficace est essentielle pour vraiment motiver. Le dirigeant doit tout d'abord s'éduquer lui-même, acquérir de l'enthousiasme et se perfectionner dans la spécialité qu'il désire enseigner (communiquer).

communiquer efficacement

Il doit ensuite projeter ses sentiments sur le sujet jusqu'à ce qu'ils soient partagés par le disciple. Tel est le processus de la motivation la plus efficace.

La communication efficace comprend toujours trois idées: *être clair, être concis, confirmer.*

1. Nous devons rendre notre présentation *claire.* La première loi de la clarté est d'avoir un but ou un objectif bien défini: savoir ce que nous désirons accomplir par notre communication. Si nous ne pouvons nous définir clairement ce but à nous-mêmes, il n'y a pas beaucoup de chances pour que notre auditoire comprenne et soit motivé.

Une autre manière d'améliorer la clarté, c'est l'utilisation d'exemples. Puisque les mots ont des sens différents pour différentes personnes, la définition supplémentaire apportée par des exemples est ordinairement utile.

Un exemple se donne par des mots et des gestes, comme les paraboles. Jésus utilisait des paraboles dans presque toutes les situations didactiques. Il utilisa si souvent cette méthode d'enseignement que les évangélistes rapportent à un moment donné que «il ne leur parlait pas sans parabole» (Marc 4:34).

Jésus dit qu'il utilisait les paraboles pour enseigner parce qu'elles transmettaient la vérité religieuse à l'auditeur dans la proportion exacte de sa foi et de son intelligence. Pour l'ignorant, la parabole avait l'intérêt d'une histoire et une certaine valeur didactique. Pour les spirituels, elle disait beaucoup plus, y compris les mystères ou les secrets du royaume des cieux. Ainsi la parabole convient aussi bien aux simples qu'aux savants. Elle enseigne à tous à trouver la vérité divine dans les choses ordinaires.

Aux paraboles s'associent étroitement les brèves comparaisons que le Maître utilisait souvent pour illustrer les idées, comme:

« . . . Il vaut mieux qu'un seul homme périsse que de laisser toute une nation dégénérer et périr dans l'incrédulité» (1 Néphi 4:13).

« . . . Suivez-moi, et je vous ferai pêcheurs d'hommes» (Matt 4:19).

«Que votre lumière luise ainsi devant les hommes, afin qu'ils voient vos bonnes œuvres, et qu'ils glorifient votre Père qui est dans les cieux» (Matt. 5:16).

« . . . c'est donc à leurs fruits que vous les reconnaîtrez» (Matt. 7:20).

Les histoires qui illustrent fournissent un autre moyen didactique pour clarifier. Il est facile de se projeter dans l'histoire de personnes vivantes et leurs expériences.

Le Seigneur utilisait fréquemment cette technique. Dans le cas de l'obole de la veuve, il donna une leçon sur la manière de vraiment donner: « . . . cette pauvre veuve a mis plus que tous les autres; car c'est de leur superflu que tous ceux-là ont mis des offrandes dans le tronc, mais elle a mis de son nécessaire, tout ce qu'elle avait pour vivre» (Luc 21:3-4).

Les histoires vraies utilisant des personnages réels constituent un excellent moyen de clarification.

Un autre genre d'illustration comportant des mots et des mouvements, c'est la démonstration. Ceci est particulièrement utile quand on essaie d'enseigner un talent

qui a des aspects mécaniques. Parmi les exemples de situations où les démonstrations pourraient être utilisées avec profit, il faut citer l'utilisation efficace d'aides visuelles, de talents athlétiques ou la méthode de diriger une réunion typique d'un comité exécutif de prêtrise de paroisse.

Le vieil adage que «une image vaut mille mots» peut être confirmé par de nombreux exemples, témoin: des mains jointes en prière ou une mère et un enfant.

Les objets fournissent un autre moyen de rendre clair un message. Ce peuvent être des objets pris dans l'entourage ou dans le vêtement, ou des objets préparés par l'orateur pour l'occasion.

2. *Nous devons rendre notre présentation concise.* Etre concis signifie dire beaucoup en peu de mots. La quantité de temps passée à communiquer une idée peut

varier selon la complexité de la matière et la connaissance préalable des membres de l'auditoire. Mais la connaissance s'améliore lorsque chaque mot, chaque phrase, chaque paragraphe a du sens et a trait à l'objectif.

Parmi les directives qu'il faut suivre pour présenter quelque chose avec concision, il faut citer les démarches suivantes:

a. Etudier et chercher jusqu'à ce que vous sachiez que vous avez des renseignements qui valent d'être présentés.

b. Ecrivez vos pensées sur du papier à mesure qu'elles viennent, sans vous soucier du style ni du fini.

c. Arrangez les idées dans leur ordre logique. Certains préfèrent une formule pour organiser leur matière en une suite logique comme: point, raison, exemple, point.

d. Eliminez les idées, les illustrations et les réflexions humoristiques qui n'ont rien à voir avec le sujet et qui en sont trop éloignés pour assurer l'application. Du fait qu'il est difficile d'obtenir toute l'attention, certains ont tendance à introduire des choses intéressantes même si elles n'ont pas tout à fait trait au sujet.

e. Lorsque le stade de l'organisation est terminé, réduisez chacune des phrases au plus petit nombre de mots nécessaires.

f. Enfin, apprenez suffisamment bien la matière pour la présenter telle qu'elle a été préparée.

3. *Nous devons confirmer ce que nous avons enseigné pour voir ce qui a été appris.* L'audition fragmentaire, la mauvaise interprétation des idées ou l'erreur sur le sens des mots peuvent produire des malentendus. Il est par conséquent important d'avoir, chaque fois que c'est possible, une méthode de contrôle, de réaction et de correction des idées erronées. Un négociateur syndical a trouvé un moyen très efficace de calmer les discussions animées et d'améliorer les communications dans les conflits entre ouvriers et employeurs. L'arbitre donna pour règle que le représentant des ouvriers ne pouvait présenter son point de vue que lorsqu'il pouvait expliquer le point de vue de la direction à la satisfaction du représentant des employeurs et vice-versa.

Nous pourrions, avec profit, suivre l'exemple du roi Benjamin et de son peuple:

«Et quand le roi Benjamin eut ainsi parlé à son peuple, il lui envoya des gens pour s'enquérir s'ils croyaient aux paroles qu'il lui avait dites.

«Et ils s'écrièrent tous d'une voix: Oui, nous croyons toutes les paroles que tu nous a dites, et nous savons qu'assurément elles sont vraies, parce que l'Esprit du Seigneur omnipotent a produit un grand changement en nous ou dans notre cœur de sorte que nous n'avons plus de disposition à faire le mal, mais à faire le bien continuellement» (Mosiah 5:1-2).

Par ses prophètes, le Seigneur a donné des conseils sur l'importance de l'art de la communication. Il a également souligné le besoin de spiritualité pour atteindre une communication efficace.

Soyez ouverts et honnêtes; nous traitons avec des âmes précieuses, et la manipulation n'a pas de place dans le royaume. Paul exhorta les membres à parler en «professant la vérité dans la charité» (Eph. 4:15).

Nous devons faire sentir notre amour et notre sollicitude, puisque les sentiments peuvent souvent «passer» même quand les mots échouent. «Et l'Esprit vous sera donné par la prière de la foi; et si vous ne recevez pas l'Esprit, vous n'enseignerez pas» (D. & A. 42:14).

Quand Moïse fut appelé à faire sortir les enfants d'Israël de l'esclavage, il reconnut sa faiblesse d'orateur ou de communiqueur. Néanmoins, il avait avec lui l'Esprit du Seigneur. le Seigneur, après l'avoir rassuré, lui donna Aaron comme porte-parole. Il ne donna pas à Aaron la responsabilité de diriger; il confia ce devoir à Moïse, qui avait les autres talents de dirigeant nécessaires pour accomplir la tâche (Ex. 4:10).

Paul dit que nous devons rechercher les dons spirituels de manière à pouvoir parler aux hommes pour les édifier, les exhorter, les consoler. Il dit ensuite que la clarté est encore plus importante que le don des langues. «Si la trompette rend un son confus, qui se préparera au combat?» (Qui sera motivé?) «De même vous, si par la langue vous ne donnez pas une parole distincte, comment saura-t-on ce que vous dites? Car vous parlerez en l'air» (voir 1 Cor. 14:3-9).

Lorsque nous laissons le Seigneur nous guider dans

l'acquisition de l'art de communiquer, il peut nous aider à être humbles, à nous présenter aux personnes intéressées au moment voulu et dans une atmosphère où on aura confiance en nous et où nous serons dignes d'une oreille attentive. Lorsque l'art de la communication s'accompagne de spiritualité, le Seigneur peut travailler par ses serviteurs à accomplir ses desseins.

Les centaines de milliers de membres nouvellement baptisés de l'Eglise et les nombreux missionnaires qui leur ont enseigné l'Evangile donnent le témoignage vivant d'une communication efficace. Par un jour de printemps, un humble adolescent, poussé par le désir sincère de connaître la vérité, rechercha une audience avec son Père céleste. La merveilleuse vision qui s'ensuivit, les paroles du Père: «Celui-ci est mon Fils bien-aimé, écoute-le!», le message du Maître et la réaction de ce

jeune, Joseph Smith, sous forme de service fidèle et de sacrifice suprême, représentent la plus haute échelle de communication.

En nous préparant nous-mêmes à communiquer efficacement, laissons ce bel exemple gouverner nos pensées et pousser nos actes. ○

Récitations pour le jour de jeûne d'avril 1970

Les Ecritures suivantes seront apprises par cœur par les élèves des cours 15 et 19 respectivement et chacune d'elles sera récitée à l'unisson par sa classe correspondante pendant le service de culte de l'Ecole du Dimanche le jour de jeûne d'avril 1970.

Cours 15

(Jésus promet à ses apôtres que le Saint-Esprit viendra les enseigner, les guider et les diriger après qu'il sera parti.)

«Mais le consolateur, l'Esprit-Saint, que le Père enverra en mon nom, vous enseignera toutes choses, et vous rappellera tout ce que je vous ai dit.» — Jean 14:26.

Cours 19

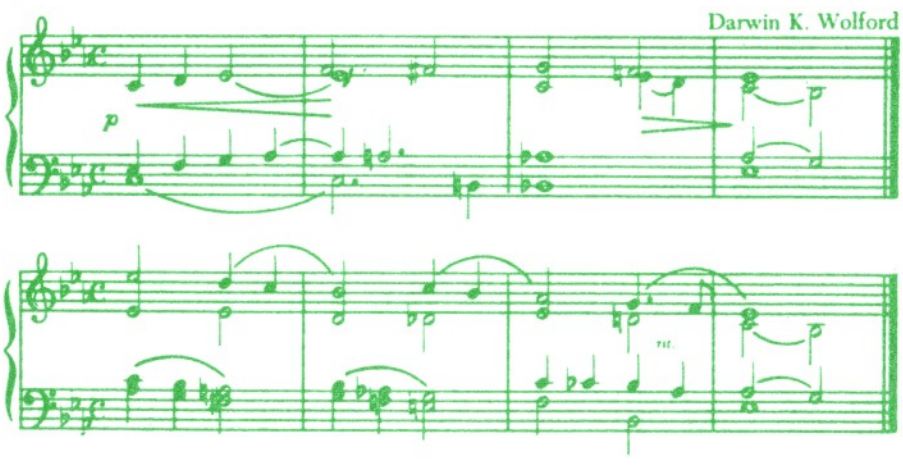
(Léhi nous rappelle que la chute d'Adam et notre mortalité qui s'en est suivie, font partie d'un plan pour notre croissance et notre bonheur éternels.)

«Adam tomba pour que les hommes fussent, et les hommes sont pour avoir de la joie.» — 2 Néphi 2:25.

Thème de la Sainte-Cène pour mars

Ecole du Dimanche des Adultes:
«Or, la vie éternelle, c'est qu'ils te connaissent, toi, le seul vrai Dieu, et celui que tu as envoyé, Jésus-Christ» (Jean 17:3).

Ecole du Dimanche des Jeunes:
Le Sauveur a dit: «Si vous m'aimez, gardez mes commandements» (Jean 14:15). ○



Gérard Vanizette, conseiller à la présidence de district, chargé de la SAM, et Gisèle Vanizette, présidente de la SAMJF du district de Bordeaux, ont été pour beaucoup dans le succès de cette magnifique soirée.

Centenaire de la SAMJF dans la Mission Française

Le centenaire de la SAMJF a été célébré dans les districts de la Mission Française lors de la conférence de district d'hiver.
La conférence du district de Bordeaux eut lieu le 22 novembre 1969 et toutes les branches, à la demande de la présidence et de la surintendance de SAM du district, participèrent à la décoration.

Chaque branche apporta une affiche sur le thème du centenaire. De plus, les sœurs de Bordeaux confectionnèrent des tableaux représentant des toilettes du siècle dernier. Sur l'estrade un mannequin, habillé d'une authentique robe de soirée de 1860 et surmonté d'une ombrelle, complétait cette exposition de la mode féminine d'autrefois.

Il n'y avait pas d'orchestre mais des disques de danses modernes et d'autrefois choisis avec grand soin par la surintendance de district. Contrairement à ce qu'on pouvait craindre, l'absence d'orchestre ne nuit pas du tout à l'ambiance car Gérard Vanizette, conseiller de la présidence du district, sut animer et présenter toute la soirée avec goût et talent.
Beaucoup de jeunes filles vinrent en robe longue, ce qui ajouta à l'air de fête.
Toute l'assistance s'amusa à ce bal; les adultes dansèrent les danses d'autrefois que les jeunes apprécièrent beaucoup également.
Pendant l'entracte, un gâteau d'anniversaire de 100 bougies fut allumé sur la scène et les bougies furent soufflés par tous les officiers de la SAMJF des branches, district et mission présents à la soirée. Puis le gâteau fut coupé et distribué à toutes les personnes présentes.
Après l'entracte il y eut des attractions variées et notamment le Quadrille des Lanciers présenté par la branche d'Angoulême.
La soiré se prolongea jusqu'à 23 heures environ et, de l'avis unanime, ce fut la plus belle soirée que l'on ait jamais vue dans la Mission Française, tant par l'ambiance et l'esprit qui régnèrent, que par la qualité des décorations, l'élégance des toilettes et l'excellente tenue de tous.
Le bal du Centenaire du district du Mans eut lieu le 29 novembre à Angers. Là encore ce fut une soirée très réussie, une cinquantaine de jeunes filles étaient en robe longue et, en outre, le bal était avec orchestre.
Le bal du Centenaire du district de Paris eut lieu à la chapelle de Versailles, le 29 novembre également. Ce fut un bal sans orchestre mais avec disques comme à Bordeaux.

Jeunes filles et dirigeantes de la Mission Française ayant gagné une récompense individuelle pendant l'année de SAM 1968–1969:

Angers:	Chantal Caumet
Angoulême:	Annette Bouchard
	Arlette Dedonder
	Marie-France Demolombe
	Elydia Fernandez
Bordeaux:	Marie-Blanche Caussé
	Annie Farel
	Liliane Gengembre
	Marie-Gabrielle Lafranque
	Suzanne Plante
Brest:	Michèle Gourmelen
Caen:	Irène Guérin
	Véronique Guérin
	Juliette Jascenski
Le Mans:	Jeanine Defaye
	Françoise Duval
	Marylène Hémery
	Maryse Hémery
Rennes:	Armelle Le Bras
	Elisabeth Renaud
Tours:	Patricia Coudert
	Joelle Roux
	Liliane Thekian

«Joyeux anniversaire». Les officiers de la SAMJF s'apprêtent à souffler les 100 bougies du gâteau d'anniversaire.

Différents moments du bal.

Mode d'aujourd'hui et mode d'autrefois.

Léhi dans le désert

Par le Dr Hugh Nibley
Professeur d'histoire et de religion
à l'Université Brigham Young

Chapitre V — La cité et le sable

III. Relations avec Laban

Pendant des siècles les villes de Palestine et de Syrie avaient été plus ou moins sous la coupe de gouverneurs militaires de souche locale, mais, du moins en théorie, responsables devant l'Egypte. Ses commandants (appelés «rabis» dans les lettres d'Amarna) étaient subordonnés aux princes des villes («chazan»), qui leur donnent communément le titre de ‹Frère› ou ‹Père›[28]. C'était dans l'ensemble une bande sordide d'arrivistes dont l'autorité dépendait de tromperies et d'intrigues constantes, quoiqu'ils considérassent leurs offices comme héréditaires et se donnassent parfois le titre de rois. Dans les lettres d'Amarna nous voyons ces hommes se piller mutuellement leurs caravanes, s'accusant les uns les autres de ne pas payer leurs dettes et de ne pas tenir leurs promesses, se dénonçant mutuellement comme traîtres à l'Egypte et étalant d'une manière générale les caractéristiques ordinaires, consacrées par le temps, du haut fonctionnaire oriental cherchant avant tout à augmenter sa fortune privée. Les lettres de Lakish montrent que du temps de Léhi ces hommes étaient encore les seigneurs de la création — les commandants des villes qui entouraient Jérusalem travaillaient toujours en collaboration étroite avec l'Egypte en matière militaire, dépendant du prestige de l'Egypte pour soutenir leur puissance corrompue, et se comportaient encore comme des opportunistes rampants et sans scrupules[29].

Une des fonctions principales de tout gouverneur en Orient a toujours été de recevoir les pétitions, et la pratique établie a toujours été de dépouiller, lorsque c'était possible, les solliciteurs (ou toute autre personne). L'histoire du Paysan Eloquent, de quinze siècles antérieure à Léhi, et les innombrables contes des jadis qui le suivent de quinze siècles font tous partie du même tableau, et Laban s'y insère comme s'il était peint pour mettre son portrait en relief.

« . . . Et Laman entra dans la maison de Laban et il parla avec lui alors qu'il était assis dans sa maison.

«Et il demanda à Laban les annales qui étaient gravées sur les plaques d'airain, qui contenaient la généalogie de mon père.

«Et . . . Laban fut furieux et le chassa de sa présence; et il

ne voulut pas qu'il eût les annales. C'est pourquoi, il lui dit: Voici, tu es un voleur, et je te tuerai.

«Mais Laman s'enfuit de sa présence et nous raconta ce que Laban avait fait» (I Néphi 3:11-14).

Plus tard les frères retournèrent auprès de Laban, chargés de leur trésor de famille, espérant sottement lui acheter les plaques. Ils auraient dû savoir ce qui allait arriver:

«Et Laban vit nos biens et qu'ils étaient considérables; il les convoita, de sorte qu'il nous jeta dehors et envoya ses serviteurs pour nous tuer afin de s'emparer de nos biens.

«Et nous prîmes la fuite devant les serviteurs de Laban, et nous fûmes obligés d'abandonner nos biens, et ils tombèrent entre les mains de Laban» (Idem 3:25-26).

Comparez ceci avec l'histoire maintenant classique de l'entrevue de Wenamon avec le rapace Zakar Baal, gouverneur de Byblos, presque exactement cinq cents ans plus tôt. L'Egyptien entra dans la maison du grand homme et «le trouva assis dans sa chambre haute, appuyant le dos à une fenêtre», tout comme Laman accosta Laban «tandis qu'il était assis dans sa maison». Lorsque son visiteur demanda au prince marchand et prince des marchands de lui donner quelques rondins de cèdre, ce dernier entra dans une violente colère et l'accusa d'être un voleur («Voici tu es un voleur!» dit Laman), exigeant qu'il lui montre ses lettres de créances. Ensuite Zakar Baal «fit amener le journal de ses pères, et le fit lire devant lui» ce qui montre clairement que les documents importants de la ville étaient réellement conservés chez lui et gardés sur des tablettes. A partir de cet antique «journal de ses pères» le prince prouva à Wenamon que ses ancêtres n'avaient jamais reçu d'ordres de l'Egypte, et si l'envoyé adoucit un peu son hôte en lui rappelant qu'Ammon, le Seigneur de l'univers, gouverne sur tous les rois, l'impitoyable fonctionnaire ne l'en expulsa pas moins et envoya même plus tard ses serviteurs à sa poursuite — non pas, cependant, pour le mettre à mort, mais avec la pensée plus généreuse de lui apporter quelque chose pour le rafraîchir tandis qu'il était assis à s'affliger. Avec une politesse cynique le prince proposa de montrer à Wenamon les tombeaux d'autres envoyés égyptiens dont les missions n'avaient pas été couronnées de succès; et lorsque la transaction commerciale fut finalement effectuée, Zakar Baal, se servant d'un point de technique légale, laissa son hôte à la merci d'une flotte de pirates qui rôdait à la sortie du port[30] et pendant tout ce temps-là il souriait et s'inclinait, car après tout Wenamon était un fonctionnaire égyptien, tandis que les fils de Léhi perdirent leur pouvoir de marchandage lorsqu'ils perdirent leur fortune. L'histoire de Laban montre d'une manière éloquente à quel point Jérusalem était mûre pour la destruction.

Quelques coups de palette adroits et révélateurs ressuscitent le pompeux Laban avec la perfection d'une photographie. Nous apprenons au passage qu'il commandait une garnison de cinquante hommes, qu'il se réunissait en armure de cérémonie avec «les anciens des Juifs» pour les consulter en secret la nuit, qu'il avait la gestion d'un trésor; qu'il appartenait à la vieille aristocratie et étant un parent lointain de Léhi lui-même, qu'il détenait probablement son emploi grâce à ses ancêtres, puisqu'il ne le reçut guère par ses mérites, que sa maison était le lieu d'entreposage de très vieux documents, que c'était un homme puissant, colérique, rusé et dangereux, et, par dessus le marché, cruel, cupide, sans scrupules, faible et adonné à la boisson. Tout cela fait de lui un «Rabu» en chair et en os, le modèle même du pacha oriental. Il est de la même étoffe que Jaush, son contemporain et probablement son successeur comme «gouverneur militaire de toute cette région, gérant les défenses le long de la frontière occidentale de Juda, et intermédiaire auprès des autorités de Jérusalem», ou comme Hoshaiahn «apparemment chef de la compagnie militaire située à un avant-poste près de la route principale, allant de Jérusalem à la côte», qui était un homme d'une «servilité adulatrice».

Pour ce qui est de la garnison de cinquante hommes, elle semble pitoyablement petite pour une grande ville. Il aurait été tout aussi facile pour l'auteur de I Néphi de dire «cinquante mille» et en faire quelque chose de vraiment impressionnant. Et pourtant même les frères aînés, alors même qu'ils souhaitent souligner la grande puissance de Laban, ne parlent que de cinquante hommes (3:31), et c'est Néphi qui, en leur répondant, dit que le Seigneur est «plus puissant que Laban et ses cinquante» et ajoute «ou même que ses dizaines de mille» (4:1). En tant que haut commandant militaire, Laban avait ses dizaines de mille sur le champ de bataille, mais pareil déploiement n'est pas ce qui préoccupe Laman et Lémuel: C'est des «cinquante», garnison régulière et permanente de Jérusalem, qu'ils doivent avoir peur. Le nombre de cinquante se conforme parfaitement au tableau d'Amarna où les forces militaires sont toujours si étonnamment petites et où une garnison de trente à quatre-vingts hommes est considérée comme suffisante même pour de grandes villes. Ceci est confirmé d'une manière frappante dans une lettre de Nébucadnetsar, contemporain de Léhi, dans laquelle le grand roi ordonne: «Quant aux cinquantes qui étaient sous tes ordres, que ceux qui sont allés à l'arrière, ou les fugitifs, retournent à leurs rangs.» Commentant ceci Offord dit: «Il est intéressant de remarquer l'indication que l'on trouve ici qu'à cette époque, dans l'armée babylonienne, un peloton se composait de cinquante hommes[31]»; en outre, pourrions-nous ajouter, qu'on l'appelait un «cinquante» — de là, Laban avec ses cinquante». Il est bien sûr question de compagnies de cinquante dans la Bible, parallèlement à des dizaines et à des centaines, etc, mais pas comme garnisons de grandes villes et pas comme unités militaires classiques de l'époque. Laban, comme Hoshaiah de Lakish, avait sous ses ordres une unique compagnie de soldats comme garnison permanente, et comme Jaush (son successeur possible) travaillait en collaboration étroite avec «les autorités de Jérusalem».

Revenant au cours de la nuit pour essayer une troisième fois de se procurer les documents, Néphi trébucha sur le corps étendu de Laban, couché ivre-mort dans la rue

déserte (4:7). Le commandant avait été (c'est ce que dit plus tard son serviteur à Néphi) en conférence avec «les anciens des Juifs . . . [étant allé] la nuit parmi eux» (4:22) et portait son armure complète. Qu'est-ce que tout cela n'implique pas! Nous sentons la gravité de la situation à Jérusalem que «les anciens» essayent toujours de cacher; nous entendons l'excitation rentrée de la conversation pressante de Zoram tandis que Néphi et lui parcourent rapidement les rues vers les portes de la ville (4:27), et à voir l'empressement de Zoram à changer de camp et à quitter la ville, nous pouvons être sûrs qu'en sa qualité de secrétaire de Laban[32], il savait à quel point les choses allaient mal. Les lettres de Lakish montrent bien que les cercles informés de Jérusalem étaient parfaitement au courant de l'état critique des choses à Jérusalem, alors même que les «sarim», les anciens, travaillaient de toutes leurs forces à supprimer tout signe de critique et de mécontentement. Comment pouvaient-ils se consulter pour pourvoir à la défense de la ville et de leurs propres intérêts sans éveiller l'alarme ou susciter des rumeurs et des doutes généraux? En gardant leurs réunions secrètes, bien sûr, des réunions nocturnes de dirigeants civils et militaires comme celle à laquelle Laban venait d'assister.

Avec beaucoup de répugnance, mais incité avec persistance par «la voix de l'Esprit», Néphi prit l'épée de Laban et lui coupa la tête. Cet épisode est considéré avec horreur et avec incrédulité par des gens qui approuvaient et applaudissaient récemment au massacre beaucoup moins miséricordieux d'hommes bien plus innocents dans les îles du Pacifique. Samual ibn Adiyt, le plus célèbre poète juif d'Arabie dans les temps anciens, s'acquit une célébrité immortelle en Orient en laissant mettre cruellement à mort son fils devant ses yeux plutôt que de donner une armure précieuse qui avait été confiée par un ami à ses soins[33]. L'histoire, qu'elle soit vraie ou non, rappelle que les codes occidental et oriental ne sont pas les mêmes, et que la dureté des Américains dans beaucoup de questions de rapports personnels choquerait bien plus les Arabes que nous ne pourrions l'être par ce qu'ils font. Le Livre de Mormon, pas plus que la Bible, ne se limite à des épisodes doux et agréables; il est en majeure partie la triste et affligeante histoire de la folie humaine. Cependant personne ne semble plus troublé par la mort de Laban que Néphi lui-même, qui se donne beaucoup de mal pour expliquer sa situation (4:10-18). Tout d'abord il fut «contraint par l'Esprit» à tuer Laban, mais il dit dans son cœur qu'il n'avait jamais versé de sang humain et la pensée le rendit malade: «Je reculai et souhaitai ne pas avoir à le tuer». L'Esprit parla de nouveau, et à ses incitations Néphi ajoute ses propres raisons:

«Et je SAVAIS aussi qu'il avait cherché à m'ôter la vie; oui, et il ne voulait point écouter les commandements du Seigneur; et il s'était aussi emparé de nos biens.»

Mais cela ne suffisait pas encore; l'Esprit parla de nouveau, expliquant les raisons du Seigneur et assurant Néphi qu'il serait dans le bon; à quoi Néphi ajoute encore d'autres arguments à lui, se souvenant de la promesse que son peuple ne prospérerait qu'en gardant les commandements du Seigneur.

«Et je PENSAI qu'elle ne pourrait point garder les commandements . . . sans avoir la loi».

Et seul le dangereux et criminel Laban l'empêchait de les avoir.

«Et en outre, je savais que le Seigneur avait livré Laban entre mes mains à cause de cela . . . C'EST POURQUOI j'obéis à la voix de l'Esprit».

Néphi s'exécuta finalement, prenant grand soin de se disculper, rejetant la responsabilité de tout sur le Seigneur. Si le Livre de Mormon était un roman, rien n'aurait été plus facile que de présenter Laban comme déjà mort lorsque Néphi le trouva ou simplement d'omettre un épisode qui, de toute évidence, affligeait autant l'auteur que le lecteur, quoique le massacre de Laban ne soit pas plus répréhensible que la décapitation de l'inconscient Goliath.

On prétend de temps en temps que l'histoire de la mort de Laban est absurde sinon impossible. On dit que Néphi n'aurait pas pu tuer Laban et réussir à s'enfuir. Mais ceux qui connaissent bien les patrouilles de nuit par temps de guerre verront dans l'histoire de Néphi un récit convainquant et réaliste. Tout d'abord, les grands critiques ne se rendent apparemment pas compte que l'éclairage des rues, sauf en temps de fête, est une bénédiction inconnue des époques antérieures à la nôtre. On pourrait citer des centaines de passages d'écrivains anciens, classiques et orientaux, pour montrer que dans le passé les rues même des plus grandes villes étaient absolument noires la nuit et très dangereuses. Se déplacer tard le soir sans porteurs de lampes et gardes armés, c'était courir le risque presque certain d'être assailli. Dans le célèbre procès d'Alcibiade à cause de la mutilation de l'Hermès, nous avons le témoignage d'un témoin qui, tout seul, vit au clair de la lune les déprédations de minuit d'un groupe d'ivrognes au cœur d'Athènes, ce qui montre clairement que les rues de la plus grande ville du monde occidental étaient sombres, désertées et dangereuses la nuit. Par temps d'agitation sociale, les rues, le soir, étaient virtuellement abandonnées au milieu, comme elles l'étaient dans certaines villes européennes pendant les couvre-feux de la dernière guerre.

28 Ed. Meyer, Gesh. des Altertums II, 1. 137.

29 J. W. Jack, «The Lachisch Letters» PEFQ 1938, p. 168.

30 On pourra trouver l'histoire de Wenamon dans J. Breasted, History of Egypt (1905); pp. 513-518; James Baikie, The History of the Pharaohs (Londres 1908), pp. 258-7; Camb. Anc. Histr. II, 193.

31 J. Offord, «Archaeological Notes on Jewish Antiquities», PEFQ 1916, p. 148.

32 W. F. Albright, «The Seal of Eliakim», etc. Jnl. Bibl. Lit. 51 (1932, 79-83, montre qu'à cette époque, à Jérusalem, le titre «serviteur» signifiait quelque chose comme «représentant officiel» et était un titre honorifique plutôt que dégradant.

33 Brockelmann, Gesch. der Arab. Lit. (1909, p. 34).

Et pardonnons-nous aussi

RICHARD L. EVANS

Nous sommes à certains moments tous conscients des irritations et des contrariétés de la vie; parfois nous sommes troublés, découragés, mécontents, car nous perdons la paix, le sens de l'objectif qui sont toujours si essentiels au calme et à la tranquillité intérieurs. Et ces contrariétés s'accroissent lorsque nous voyons les jours passer rapidement et que nous nous voyons courir, aller et venir, consommer les heures, ne faisant pas tout ce que nous devrions et, dans nos efforts pour rattraper et récupérer, chanceler sous les excès, avec des hauts et des bas; tantôt enthousiastes, tantôt déprimés; tant de choses qui sont défaites et tant de choses qui sont rebattues. Et ainsi aujourd'hui, avec un peu d'introspection, nous réclamerions du calme et de la tranquillité, de la patience, de la contemplation et la réévaluation de notre objectif, avec la foi dans les possibilités illimitées et éternelles de la vie. Et, parallèlement à la foi, nous avons besoin de repentance, de compréhension, de charité, de pardon, car tous nous devons affronter l'évaluation de notre passé, l'utilisation du présent et nous tourner vers les valeurs qui dureront le plus longtemps. Et, s'il plaît à Dieu, apprenons l'inutilité de l'inimitié — l'inimitié vis-à-vis du mal, oui — mais pas l'inimitié vis-à-vis des autres qui essaient sincèrement de vivre et de trouver leur chemin dans la vie. Oh, puissions-nous mener notre vie avec plus de sollicitude et de bonté pour les êtres chers, plus de compassion pour les autres, plus d'honnêteté, plus de douceur dans le jugement et peut-être nous pardonner davantage à nous-mêmes, sachant que Dieu vit, que la vie et les êtres chers sont éternels, que sa loi, sa puissance et son pouvoir s'étendent sur tous, et trouver ainsi la foi et la paix, tandis que nous nous améliorons, nous repentons, pardonnons aux autres, gardons ses commandements, vivons les lois de la santé, les lois du bonheur, en fait les lois de la vie, vivant de telle manière que, avec douceur et sincérité, nous puissions nous pardonner aussi à nous-mêmes.

«La Parole sur les Ondes» depuis le Square du Temple, présenté le 10 août 1969 sur KSL et le Columbia Broadcasting System, copyright 1969.

13 MAR 1970